CIOSI revue culturelle n° 549 – septembre 2005

Evidence et mystère : la foi

Dieu de miséricorde, donne-nous de nous abandonner en toi, dans le silence et dans l'amour. Une telle confiance n'est pas habituelle à notre condition humaine. Mais tu ouvres en nous le chemin qui conduit vers la clarté d'une espérance.

Frère Roger



Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18 1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

tél. 022 827 46 76 administration@choisir.ch

Rédaction

tél. 022 827 46 75 fax 022 827 46 70 redaction@choisir.ch Internet: www.choisir.ch

Rédaction

Pierre Emonet s.j., rédacteur en chef Thierry Schelling s.j., rédacteur Lucienne Bittar, rédactrice Jacqueline Huppi, secrétaire

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j. Joseph Hug s.j. Jean-Bernard Livio s.j.

Conception graphique studio Loys (Annecy)

Mise en page et impri

Mise en page et imprimerie Imprimerie Fiorina

rue du Scex 34 • 1950 Sion tél. 027 322 14 60

Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy Axelle Dos Ghali Stjepan Kusar

Administration

Geneviève Rosset-Joye

Abonnements

1 an: FS 80.-

Etudiants, apprentis, AVS: FS 55.-

CCP: 12-413-1 «choisir»

Pour l'étranger :

FS 85.– Par avion : FS 90.– € : 56.– Par avion : € 60.– Prix au numéro : FS 8.– **choisir** = ISSN 0009-4994

Illustrations

Couverture : Pierre Emonet, Eglise du collège de Stans

p. 4 : Jean-Claude Gadmer/CIRIC p. 14 : Wolfgang Radtke/KNA/CIRIC

p. 28 : WCC p. 37 : Walter Scott

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

2	Editorial
	Le paradoxe des JMJ par Pierre Emonet
4	Actuel
8	Spiritualité Le grand gagnant par Luc Ruedin
9	Théologie L'évidence et le paradoxe de la foi par Stjepan Kusar
13	Théologie L'Eglise interpellée par le judaïsme par Christian Rutishauser
18	Eglises Le drame des NEM <i>par Jean-Brice Willemin</i>
22	Portrait Un homme bon par Jerry Ryan
27	Politique L'objection de conscience en Israël par Martin Smedjeback
30	Politique Financer le développement par Jean-Claude Huot
34	Cinéma Le principe de contradiction par Guy-Th. Bedouelle
36	Les filles de Macbeth par Gérard Joulié
40	Livres ouverts
44	Chronique Pensée unique anti-Chirac par Pascal Décaillet

Le paradoxe des JMJ

Les Journées mondiales de la jeunesse ont mobilisé des centaines de milliers de jeunes, qui se sont donné rendez-vous pour aller à la rencontre du Christ, pour écouter le pape et pour parler d'engagement. Et pourtant, la majorité de ces jeunes sont absents des églises. Un sondage mené auprès des participants allemands aux JMJ de Toronto en 2002 montre que l'effet durable de ces rencontres est très limité, comme si le fait de vivre durant quelques jours une communauté à l'échelle du monde se suffisait à lui-même. Il y a, certes, des exceptions, celles des jeunes engagés dans des groupes ou encadrés par des communautés et des mouvements. Mais pas de miracle pour autant, Depuis leur invention par Jean Paul II en 1985, le succès de ces grands rassemblements n'a jamais réussi à stopper l'hémorragie des jeunes générations. Si elles ne contribuent pas à remplir les églises, les séminaires ou les couvents, les JMJ ont tout de même un mérite : elles préviennent les catholiques contre la déprime et les encouragent à affirmer publiquement leur foi.

A Cologne, les jeunes sont allés à la rencontre du Christ, non du pape. Benoît XVI les a rejoints pour se mettre avec eux à l'écoute du Christ. A une jeunesse qui incarne le dynamisme, l'élan en avant, qui veut découvrir la vie par elle-même et n'accepte pas de la recevoir toute mâchée des autres, qui ne veut pas des règles morales mais demande un dialogue ouvert sur les questions qui l'intéressent, il a proposé une aide pour la route. Le spectacle de ces milliers de jeunes fascinés par la figure du Christ, capables d'écouter un maître spirituel leur commenter l'Evangile, leur parler du sens de la vie et les éveiller aux valeurs essentielles, est réjouissant et plein de promesses.

Si les grands rassemblements raniment le désir, ils ne garantissent pas l'avenir. La masse est certainement généreuse, mais si démunie lorsqu'il s'agit de donner corps à l'enthousiasme et de transcrire dans le concret de l'existence le message du Christ. D'où la question récurrente et brûlante : comment faire pour que ces expériences beureuses mais ponctuelles ne restent pas des oasis émotionnelles, bouleversantes mais inefficaces, dans le désert culturel que traverse la jeunesse?

La réponse ne peut venir que des jeunes eux-mêmes. A eux de se dégager de l'immense gâchis bumain, social et politique dont ils prennent conscience. Il leur revient de construire leur propre avenir sans se laisser piéger par une société vide, qui n'est capable que de s'enfler au debors et qui est devenue leur ennemie. Ils ont à redécouvrir les valeurs fondamentales et à faire preuve d'imagination pour trouver les nouvelles formes de leur fidélité. Cette tâche ne s'improvise pas ; elle requiert la foi en leur propre vocation, de la patience, une endurance béroïque et la volonté de se former sérieusement avec l'aide de maîtres solidement enracinés dans le message évangélique mais libres des contraintes culturelles, philosophiques ou théologiques dans lesquelles il est trop souvent emprisonné. Ces jeunes constructeurs d'avenir ne seront qu'une minorité, modeste ferment mais capable de faire lever la pâte, petits noyaux pleins de promesse à condition de ne pas rester seuls. Les réseaux d'échange, les rencontres, les groupes de réflexion et de discussion où la parole peut circuler librement formeront le tissu capillaire qui leur permettra de se développer et de durer. Ce sont toujours les minorités décidées qui ont mis en marche les révolutions.²

Parmi les foules enthousiastes qui se pressaient autour de Jésus à la multiplication des pains, peu l'ont suivi jusqu'au bout ; les disciples n'étaient qu'une petite poignée. On ne saurait attendre mieux des JMJ.

Pierre Emonet s.j.

^{1 •} Une enquête publiée récemment montre que dans les établissements secondaires en Italie, un tiers des lycéens désertent l'heure de religion au profit d'activités alternatives. Entre 2001 et 2005, le nombre des dispensés de l'heure de religion est passé de 11,7 % à 37,6 % (cf. APIC).

^{2 •} Cf. Jacques Maritain, Pour une philosophie de l'éducation, Œuvres complètes, Vol. VII, Editions universitaires/Saint-Paul, Fribourg Suisse/Paris 1988, pp. 893-897.

Hommage à Frère Roger

Frère Roger de Taizé! Dans un siècle de conflits et de profondes remises en question, ce seul nom a été comme un trait de lumière. Pour les juifs qui fuyaient les polices allemandes et françaises en 1940, pour les jeunes révoltés des années '60 et la génération désenchantée de leurs enfants, pour les chrétiens honteux de leurs divisions, la frêle et douce silhouette du moine protestant a incarné l'espérance

Frère Roger lors de la prière du soir (avril 2005)



d'un monde réconcilié. Solidement enraciné dans la Parole et la prière commune, respectueux des traditions sans y sacrifier l'élan de la liberté, il témoignait d'un christianisme plein de fraîcheur. Témoin, mais jamais maître ni gourou, il a fait faire des pas de géants à l'œcuménisme jusque-là craintif et timide.

La jeunesse en quête de sens et d'amour ne s'y est pas trompée. Elle a compris que le printemps de l'Eglise était en train d'éclore sur la colline de Taizé. Depuis plus d'un demi-siècle, elle ne cesse d'y monter par vagues successives, venue de tous les points du monde pour prier le Christ, entendre sa parole et se disposer à vivre la fraternité universelle qui ne laissera pas les pauvres sur le bord du chemin.

Les aînés ont suivi les plus jeunes: papes, cardinaux, évêques, pasteurs, philosophes, politiciens, tous ont fait le pèlerinage pour entendre le moine charismatique à la parole de feu leur parler d'un monde réconcilié: « Le Christ ressuscité vient animer une fête au plus intime de l'homme... Il va nous donner assez d'imagination et de courage pour ouvrir une voie de réconciliation. Il va nous préparer à donner notre vie pour que l'homme ne soit plus victime de l'homme. »

Le chantre de la réconciliation, l'homme doux au regard bienveillant est tombé victime de la violence pendant la prière commune. Notre tristesse est grande, mais plus grande encore notre reconnaissance envers Frère Roger.

Pierre Emonet s.j.

Info

Moratoire sur les armes

La Société pour les peuples menacés et une trentaine d'autres organisations ont lancé en juin une pétition qui demande

au Parlement de mettre un terme à la collaboration militaire avec les pays du Proche-Orient, notamment avec Israël. En effet, suite à l'intervention brutale de l'armée israélienne dans le camp de réfugiés de Jénine en 2002, le Conseil fédéral avait réduit sa collaboration avec Israël. Or il a décidé d'acquérir, dans le cadre du programme d'armement 2005, des composants israéliens d'un système de comunication, contre 150 millions de francs. Les organisations estiment que le moratoire doit rester en vigueur aussi longtemps que le droit international et les droits humains fondamentaux ne seront pas respectés sur place.

Info

Chaud dans les villes de l'UE

Un rapport du WWF, Europe feels the heat - Extreme weather and the power sector. analyse les températures estivales de seize villes européennes et montre que dans certains cas les moyennes estivales ont augmenté de plus de 2 degrés celsius au cours des 30 dernières années. Londres est la ville européenne où la température estivale globale a le plus augmenté (2°C). Viennent ensuite Athènes et Lisbonne (1,9°C), suivies de Varsovie (1,3°C) et Berlin (1,2°C). En termes de hausse maximale de la moyenne estivale, Madrid arrive en tête avec 2.2°C, suivie de Luxembourg (2°C), Stockholm (1,5°C), Bruxelles, Rome et Vienne (1,2°C).

Pour que les villes européennes restent habitables dans le futur. les émissions de CO2 doivent être réduites de manière drastique. A l'échelle de l'UE. des directives sévères doivent être suivies dans la négociation des certificats d'émissions. Pour la Suisse, le WWF exige du Conseil fédéral qu'il publie un plan directeur qui fixe des objectifs à long terme et des mesures à caractère obligatoire en matière de politique climatique.

Info

Tourisme méditérranéen

Selon une autre étude du WWF. un réchauffement global du climat de 2°C augmenterait la fréquence des vagues de chaleur et la sécheresse dans le bassin méditerranéen. Aux conséquences déià expérimentées - multiplication des incendies de forêts, pénuries d'eau potable, pertes de récoltes dans l'agriculture pouvant atteindre 40 % - s'ajouterait une diminution du tourisme de masse à destination du bassin méditerranéen.

Aujourd'hui la Méditerranée est la première destination touristique du monde ; elle génère 30 % du marché touristique mondial (147 millions de touristes).

Info

Inde: avortements sélectifs

D'après le recensement de 2001, il n'y a en Inde plus que 945 naissances de filles pour 1000 de garçons, soit un des taux les plus bas du monde. Et pour cause... De larges couches de la population pratiquent l'avortement des fœtus de filles, moins considérées que les garçons du fait notamment de certaines croyances religieuses. Ainsi un hindou ne peut obtenir sa rédemption religieuse, la Moksha, que lorsqu'il a engendré un fils.

Une récente recherche effectuée à la demande de la Christian Medical Association of India et portant sur plus de 370 000 naissances survenues lors des dix dernières années conforte ces chiffres, annonce l'APIC. Dans certaines parties de l'Inde, on ne compte plus que huit filles de moins de six ans contre dix garçons. Dans les familles qui ont déjà deux filles, l'inégalité est encore plus criante : le troisième enfant est huit fois sur dix un garçon.

Tandis que le gouvernement indien peine à faire respecter l'interdiction des échographies pour déterminer le sexe du fœtus, l'Eglise catholique a décidé de lutter elle aussi contre l'avortement visant sélectivement les filles. Responsable de la Commission pour le droit des femmes au sein de la Conférence des évêgues catholiques de l'Inde, Mgr Thakur a lancé une campagne nationale contre la pratique de l'avortement et les préjugés visant les filles. L'Eglise entend utiliser ses compétences en matière de formation. Elle dispose en effet de quelques 20 000 centres de formations, écoles et universités à travers le pays. Avec des programmes adaptés, plus de 5 millions d'élèves et leurs familles pourraient être touchés.

Info

Eglise d'Ukraine

Dissoute par Staline en 1946, puis réadmise lors de la perestroïka de Mikhaïl Gorbatchev, l'Eglise grecque-catholique d'Ukraine, dite uniate car rattachée à Rome, compte 5 millions de fidèles. Elle a transféré fin août son siège à Kiev. Jusqu'à présent, son archevêché majeur se trouvait à Lviv, à l'Ouest de l'Ukraine. L'Eglise orthodoxe russe s'est opposée à ce transfert. Pour Alexis II, patriarche de Moscou, cette « démarche inamicale renforcera encore les tensions dans nos rapports avec l'Eglise grecque-catholique ukrainienne et le Saint-Siège ». Ce transfert de siège avait déjà été freiné dans le passé par le Vatican lui-même, soucieux de préserver d'une nouvelle détérioration ses relations avec les orthodoxes russes.

Info

Sri Lanka: restrictions religieuses

Un projet de loi « anti-conversion » sera prochainement soumis au parlement du Sri Lanka. II « rend illégale toute conversion personnelle en toutes circonstances » et interdit le prosélytisme. Les évêques du pays ont réagi par une lettre aux parlementaires et une brochure destinée à la population. Ils font remarquer qu'en cas d'acceptation de ce projet, toutes les activités d'éducation, de charité ou de solidarité menées par des prêtres, des religieux. des fidèles, des institutions catholiques et même par des ONG d'inspiration chrétienne pourraient être considérées comme du prosélytisme. Selon Denis Viénot, président de Caritas Internationalis, interrogé par le journal La Croix, « il serait impossible de faire travailler des bouddhistes dans une organisation comme Caritas car leur salaire pourrait être interprété comme une tentative de conversion illégale ».

Les évêques rappellent les termes de la Constitution qui assure que « toute personne bénéficie de la liberté de pensée, de conscience et de religion », un droit qui implique la liberté d'avoir ou d'adopter la religion de son choix et celle de la pratiquer en privé et en public, seul ou accompagné.

Info

Justice au Timor Oriental

Les évêques catholiques de Timor Oriental ont demandé l'instauration d'un tribunal pénal international pour juger les crimes commis par les milices et l'armée indonésienne contre la population civile timoraise, durant la période d'occupation et le processus d'indépendance de l'île.

Ils estiment que pour vraiment obtenir justice, les Nations Unies devraient être impliquées dans la Commission bilatérale « pour la réception, la vérité et la réconciliation » (CRTR), mise sur pied par l'Indonésie et le Timor Oriental. Les évêques ont déploré qu'aucune poursuite judiciaire ne soit prévue contre les responsables des violences.

Info

Zimbabwe : opération de nettoyage

Le gouvernement du Zimbabwe a entrepris cet hiver, à Harare et dans d'autres villes, une opération de démolitions de taudis dits illégaux et d'expulsions, afin d'améliorer l'image des villes et lutter contre la criminalité. Un rapport de l'ONU estime que 700 000 personnes se sont ainsi retrouvées sans foyers ; quelques 300 000 enfants ont du quitter leurs écoles. Pour les militants de l'opposition, il s'agit là d'une façon de punir la population urbaine qui a voté pour le Mouvement pour le changement démocratique lors des élections de cette année.

Dans une déclaration datée du 27 iuin. le Conseil œcuménique des Eglises (COE) a condamné ce programme du gouvernement et réclamé son arrêt immédiat : « Perpétrer des actions aussi cruelles en toute impunité contre son propre peuple montre manifestement que le gouvernement perd le fondement moral et éthique nécessaire au leadership, à l'apaisement et à la réconciliation. » Il fait remarquer que cette opération a eu lieu en sus à une époque où les zones rurales souffrent des effets de la sécheresse. Le COE appelle le gouvernement à entamer plutôt le dialogue avec l'opposition, les Eglises et la société civile. De son côté, la Conférence des évêques catholiques du Zimbabwe s'est, elle aussi, fermement prononcée contre cette action de nettoyage, condamnant cette « injustice faite aux pauvres ». Les Eglises sud-africaines ont fait parvenir en août une aide humanitaire en nourriture et couvertures, distribuée sur place par le Conseil des Eglises du Zimbabwe.

Info

Eglise et Etat

Pour Polly Toynbee, du *Guardian* (cité par le *Courrier International*, n° 769, 28 juillet-3 août), le fait que le terrorisme trouve un terrain propice en Grande-Bretagne n'est pas étranger à la politique de Tony Blair qui favorise les religions. « Blair a joué l'apaisement, tergiversé, fait semblant, peut-être parce qu'il est lui même un homme de foi. Il n'a pourtant jamais été aussi important de séparer l'Etat de toutes les religions et de reléguer celles-ci dans la sphère privée. Au lieu de cela, le Labour a favorisé les écoles confessionnelles. »

Un tiers des écoles publiques de Grande-Bretagne sont aujourd'hui religieuses. Ces quatre dernières années, selon la National Secular Society, le Parti travailliste a laissé l'Eglise anglicane prendre les rênes de quarante établissements d'enseignement secondaire laïques; cinquantequatre autres devraient bientôt suivre.

« Le fait d'avoir une Eglise officielle est une absurdité confessionnelle qui oblige aujourd'hui à accorder des privilèges similaires à toutes les autres religions. »

Le grand gagnant

Rien n'y fait. Nous manquons à nousmêmes. La société, il est vrai, ne nous aide pas. Elle ne cesse d'offrir l'évasion de la réalité ou l'évanescence de la surface des choses. Comme le dit Françoise Le Corre dans son excellent petit ouvrage, « l'agilité contemporaine, de corps et d'esprit, la vivacité, la rapidité des réponses attendues, des sollicitations, favorisent les conduites légères qui se voudraient « aériennes », sans conséquences, sans dramatisation. C'est dans l'air du temps. Mais nous ne sommes pas faits pour la légèreté, et l'on ne ruse pas si facilement avec la sournoise inquiétude ». 1

Se tenir à la surface des choses, à la périphérie des êtres n'est pas à bauteur de la vocation bumaine. Une sourde inquiétude nous signale, a contrario, le désir d'infini qui nous babite. S'éclater, surfer, zapper restent d'illusoires moyens d'échapper à l'ennui. Nous éloignant de nous-mêmes dans un vain divertissement, quelle nuit de feu peut alors brûler nos scories pour nous recentrer sur l'essentiel?

Paradoxalement, lorsque nous cherchons à échapper à la surface, voici que l'air du temps nous contraint et nous pousse à l'épuisement. Ainsi de l'exigence du développement personnel. Qui ne va de son credo d'être soi! Jusqu'à la fatigue d'avoir tout essayé. Insidieusement, ne sommes-nous pas formatés par la société libérale qui nous impose de réussir et par un idéal de perfection qui nous emprisonne plus qu'il ne nous libère. Il faut s'accomplir, dit-on. Et de se jeter sur le dernier bébé de l'industrie du « devenir soi » sans se rendre compte que l'on se

conforme ainsi à une norme savamment entretenue par les tenants du pouvoir économique. Ce n'est pas tant la méthode, et encore moins le désir. qui est à blâmer : c'est l'impératif tyrannique de s'accomplir et cette peur viscérale, typique de notre société, de rater ce qui nous est offert - et la société marchande nous en offre de plus en plus - pour s'accomplir. Qui ne réussit pas échoue!

Jésus, dans cette optique, a essuyé l'échec plus que tout autre. Il a perdu sur tous les fronts : politique, familial, social, individuel, économique, religieux. Son Royaume n'étant pas de ce monde, sa couronne fut d'épines. Loin de s'accomplir, il en est venu à perdre jusqu'à... sa vie! A moins que, paradoxalement, désirant et vivant le fond des choses et confiant en Celui qu'il appelle son Père, il n'en soit venu à être surpris par la Vie qui jaillit de ne plus vouloir s'accomplir à tout prix. Il serait alors l'exemple merveilleux et toujours provocant d'une vie qui a réussi à ne pas s'agripper à elle-même. Sans retenue, il s'est donné, accomplissant ainsi l'Alliance qui nous donne amoureusement à nous-mêmes.

Luc Ruedin s.j.

^{1 •} Le centre de gravité. Méditations sur la foi et la culture contemporaine, Bayard, Paris 2004, pp. 11-12.

théologie

L'évidence et le paradoxe de la foi

Stjepan Kusar, Genève Théologien

De tout temps, la question de l'évidence du contenu de la foi chrétienne a provoqué les esprits humains à la réflexion et à la critique. Si toute la littérature apologétique, des premiers siècles à aujourd'hui, en témoigne, ce sont peut-être les tentatives de dialogue avec les pensées grecque et moderne qui en rendent le mieux compte.

Avant de parler du contenu de la foi et de son évidence, il convient d'aborder brièvement la question de la foi chrétienne elle-même. Est-ce tellement évident d'être un chrétien croyant ? Ce n'est pas le cas aujourd'hui.

Qu'est-ce que l'évidence ? Le Petit Robert la définit comme le « caractère de ce qui s'impose à l'esprit avec une telle force qu'il n'est besoin d'aucune autre preuve pour en connaître la vérité, la réalité ». Par conséquent, « ce qui est évident est ce qui, étant considéré, ne peut être nié quand on le voudrait ».

Il y a beaucoup de faits et de vérités qui, en ce sens, sont évidents; d'autres ne le sont pas pour tous, par exemple dans les sciences, lorsque nous acceptons le verdict de personnes qualifiées. Dans le domaine des relations personnelles (amitié, amour) il y a des évidences d'un autre ordre, qui échappent à une saisie objective mais s'imposent de l'intérieur aux personnes concernées. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre l'évidence de ce qu'on nomme la « foi » dont le dictionnaire donne la définition suivante : « Le fait de croire à un principe par une adhésion profonde de l'esprit et du cœur qui emporte la certitude. »

Du point de vue de la théologie chrétienne, il faut rajouter la dimension personnelle de la foi : formellement, on croit que Dieu existe (croire à Dieu), on le croit parce qu'il a parlé (croire Dieu) et on lui fait totalement confiance (croire en Dieu). Ce triple rapport à Dieu détermine le contexte de ce que l'on appelle le contenu de la foi. Mais plutôt que de s'en tenir à ces notions assez abstraites, mieux vaut tenter une description de l'acte de foi en fonction de son contenu fondamental.

Une métamorphose

La foi est un événement qui se produit dans l'homme - peut-être de façon soudaine, après une longue recherche - et qui nous ouvre à des espaces jusque-là cachés. On prend conscience que tout ce qui constituait notre monde habituel n'est que la participation à une réalité plus grande que l'ensemble des expériences, des connaissances et des ré-

« Les déclarations scientifiques reposent sur des connaissances et des expériences vérifiables. Pour les croyances religieuses, ceci n'est pas possible et ne peut, par conséquent, être exigé. Il semble que ces crovances doivent revêtir un minimum d'évidence, sinon elles risquent de dépendre de la fantaisie de vrais ou faux prophètes ainsi que de l'interprétation personnelle et variable de théologiens. »1 Réponse de l'un d'entre eux à cette auestion essentielle.2

Y. Siegwart, Fondements des croyances religieuses, in « choisir » n° 540, décembre 2004, p. 26.

^{2 •} Voir encore à ce propos Joseph Hug, Les fondements du Credo chrétien, in « choisir » n° 540, décembre 2004, pp. 13-17.

actions ordinaires dans lesquelles on vivait comme dans un nid douillet, par commodité ou résignation. Et voilà qu'un événement, une rencontre, un signe nous chasse de notre terrier. Déçus ou paniqués dans un premier temps, nos yeux finissent par s'ouvrir et découvrent un paysage inconnu, pourtant désiré comme le lieu de nos propres racines.

Croire ou avoir la foi signifie s'ouvrir à cette totalité, pressentie mais indéniablement présente à travers des signes qui nous invitent à regarder au-delà de ce que nous considérons comme notre domaine propre et certain. La foi est un acte créateur qui ouvre un espace nouveau, insoupconné, qui donne une dimension nouvelle à notre vie. Elle est ressentie comme un don « d'en haut », même si on y a investi ses forces et son temps. Cette ouverture à une nouvelle dimension est décrite dans l'Evangile comme une nouvelle naissance ou « naître d'en haut » (cf. Jn 3,3-7). Le récit de l'apôtre Thomas dit l'incrédule (cf. Jn 20,24-29) en est une bonne illustration.

Thomas a refusé de croire au témoignage de ses amis qui ont rencontré Jésus ressuscité et il a exigé de pouvoir le vérifier personnellement. L'occasion lui ayant été donnée, il a conclu que le Ressuscité était bien le Crucifié. Mais les paroles qu'il prononce : « Mon Seigneur et mon Dieu » expriment bien plus qu'une conclusion. Elles sont la reconnaissance d'un fait qui était pour lui incroyable ; plus encore, elles expriment une métamorphose en profondeur de sa personne : Thomas confesse sa foi.

Cette foi ne jaillit pas de la constatation de l'identité entre le Ressuscité et le Crucifié, d'une simple vérification qui ne toucherait pas la personne en profondeur et ne changerait rien en elle. Thomas n'a pas prononcé le nom de Jésus (ce qui serait une vérification); il a exprimé sa foi. Les germes de vie nouvelle que le Maître avait semés en lui ont survécu à la mort du Maître sur la croix, puisque qu'il a donné sa vie pour sceller la vérité de ses paroles et de ses œuvres. Voilà le paradoxe : la mort a authentifié la vie évangélique. Désormais, pour Thomas, la réalité de sa foi est si forte, si pure et autonome, que rien ne peut plus la mettre en péril : elle peut tout supporter.

S'émanciper du connu

C'est précisément la différence entre foi et vérification qui nous permet de comprendre les paroles du Christ à Thomas : « Parce que tu m'as vu, tu as cru : bienheureux ceux qui, sans avoir vu, ont cru, » La vérification reconnaît ce qui était, l'ancien ; la foi prend acte de ce qui est nouveau, elle ose faire un pas en direction de la nouveauté. La vérification veut voir si un événement ou un message est compatible avec des règles connues, s'il entre dans le cadre d'un système de pensée et répond à ses exigences. C'était la méthode des pharisiens qui jugeaient la personne et le message de Jésus à l'aune de leur compréhension de l'Ecriture et de la tradition. Dans leur perspective, il n'y avait pas de place pour Jésus : le prophète ne vient pas de Galilée; le prophète ne fait pas de miracles le jour du sabbat ; le prophète évite la compagnie des pécheurs, il n'entre pas dans leurs maisons ni ne mange avec eux ; Jésus est un Samaritain ; il est possédé par le démon ; il est politiquement dangereux parce que le peuple lui prête l'oreille ; Jésus n'a pas le pouvoir de remettre les péchés ; il ne doit pas vivre... Pas de place pour la nouveauté apportée par Jésus, pas de place pour la foi.

De fait, Jésus dit à Thomas : pourquoi te tracasser et te demander si un événement. une expérience, un message correspond aux mesures et aux critères connus alors qu'il s'agit de changer les mesures et les critères. Ce ne sont donc pas la vue ni l'évidence qui rendent bienheureux, mais la foi, parce qu'elle est la possession de ce que l'on ne voit pas. Celui qui veut « voir » doit accepter de nouveaux critères, de nouvelles mesures, doit se laisser ouvrir les yeux.

Dès lors, toutes les spéculations scientifigues sur la résurrection de Jésus sont vaines. Inutile de se demander comment cela s'est passé physiquement, de projeter le corps du ressuscité dans une quatrième dimension ou de recourir à quelque théorie scientifique ou para-scientifique. La résurrection du Christ est un événement unique, qui ne se répète pas, parce qu'il n'est pas possible de crucifier Jésus chaque fois qu'on a besoin de vérifier comment il ressuscite. Tout ce que nous possédons, ce sont des documents sur la foi de ses disciples, sur celle de leurs propres disciples, et sur les conséquences de cette foi jusqu'à aujourd'hui.

Nouvelle perspective

Si on essaye d'esquisser à grands traits une « théorie de la foi », deux voies sont possibles. On peut interpréter cette foi sans vouloir sortir des limites de la seule expérience évidente que nous ayons, celle de nos corps mortels et de leur décomposition. Dans ce cas, la foi en une autre possibilité serait une pure illusion. Ce qui veut dire qu'a priori on décide que notre condition mortelle n'a pas d'autre issue. Ou bien, on peut concevoir la foi comme une nouveauté absolue qui a fait irruption dans l'histoire de l'humanité à travers un événement inattendu. Une

perspective nouvelle s'ouvre, une autre manière de vivre, c'est-à-dire de devenir des « fils de Dieu » (cf. 1 Jn 3,1ss.).

Pour l'humanité, c'est la certitude et la promesse que sa condition mortelle et maudite a une issue. On se heurte là aux limites de l'expérience quotidienne, pour toucher à un domaine qui transcende les évidences communes et la manière habituelle de penser, celui de la foi. Les critères anciens ne suffisent plus, il faut en accepter des nouveaux.

Trois expressions de Tertullien dans sa critique de Marcion expriment bien le paradoxe de la foi : « Le Fils de Dieu a été crucifié? Je n'ai pas honte puisqu'il faut avoir honte. Le Fils de Dieu est mort ? Il faut y croire puisque c'est absurde. Il a été enseveli. il est ressuscité : cela est certain puisque c'est impossible. »3 Voilà qui n'est pas évident selon l'acception habituelle du terme, mais qui n'est pas dépourvu de sens si on accepte que croire signifie changer de repères et de critères habituels pour permettre à Dieu d'être Dieu, c'est-à-dire, libre dans sa facon d'agir et de se communiquer aux hommes.

- « Le Fils de Dieu a été crucifié ? Je n'ai pas honte puisqu'il faut avoir honte. » La croix était une mort honteuse, réservée aux brigands et aux esclaves. L'objection des païens est compréhensible : comment est-il possible que le « Fils de Dieu » soit crucifié et mort ? Cela ne peut être vrai. Mais l'absurdité apparente du message qui proclame un tel « Fils de Dieu » devient accusation : cette mort n'est pas honteuse pour le « Fils de Dieu » mais pour les hommes qui l'ont renié au point de le mettre en croix !
- « Le Fils de Dieu est mort ? Il faut y croire puisque c'est absurde. » Il est absurde de parler de la mort du « Fils de Dieu » ; Dieu ne meurt pas, de toute évidence il est immortel puisqu'il est nommé la
- « Source de vie ». Certes, mais Dieu est-

La chair du Christ, V,4 (Sources chrétiennes, 216), Cerf, Paris 1975.

il encore vraiment Dieu s'il doit se plier à nos règles et critères, si nous lui dictons ce qu'il doit faire ? N'a-t-on pas dit qu'il est un mystère insondable et ineffable, qu'il est celui qui se donne en toute liberté les principes de son agir ? Le fait qu'il se manifeste en marge de nos critères et de nos attentes n'est-il pas précisément le signe de sa divinité ? Vu à partir de Dieu, il est possible que le « Fils de Dieu » meure. Cette possibilité confirme la filiation divine de Jésus et balaie toutes nos objections.

« Il a été enseveli, il est ressuscité : cela est certain puisque c'est impossible. » Personne n'est jamais ressuscité, les Athéniens le savaient et se moquaient de Paul parce que selon toutes leurs (et nos) évidences, c'était impossible. Comment accepter ce qu'on estime impossible, ce qui ne s'est jamais réalisé précisément parce que c'est impossible ? Vu d'un autre côté, on peut objecter : si le « Fils de Dieu » est soumis à tout ce qui se passe toujours - on meurt et on reste dans le sépulcre, c'est évident - comment affirmer alors sa filiation divine? Sa spécificité propre serait-elle uniquement déterminée par ce que nous pouvons attendre de lui ? L'impossibilité dans laquelle nous nous trouvons de traverser la frontière de la mort et le fossé du sépulcre rend possible la résurrection du « Fils de Dieu ». Si cela nous était possible, nous n'aurions pas besoin de lui. Comment pourrait-il y avoir un « salut » pour notre existence mortelle, si nous enfermons ce même « salut » dans les limites infranchissables de cette même existence ? La possibilité de franchir la mort en transgressant ces limites sans rester prisonnier des critères ordinaires est bien le signe qu'il s'agit du « Fils de Dieu ». Notre impuissance ouvre la porte à l'action de Dieu et en témoigne.

La foi apparaît ainsi comme traversée par une tension, signe de notre condition humaine. Nous sommes situés entre deux manières de penser et de vivre : ou bien, tout est toujours et uniquement comme nous avons l'habitude de le voir et de le concevoir, et il n'y a plus d'espoir ; ou bien, il y a encore un espoir, celui de dépasser ce qui est désespérément habituel et banal. l'enfermement des limites.

Qui dit limite, dit qu'il n'y a rien d'autre au-delà d'une frontière apparemment infranchissable... ou que, précisément parce qu'il y a une limite, on est invité à aller au-delà de soi-même, vers ce qui est inattendu et même inespéré.

Un don

De toute évidence. notre réalité n'est jamais le dernier mot ; elle reste incomplète aussi longtemps qu'elle ne va pas au bout de son interprétation. A nous de prononcer la dernière parole. Nous ne pouvons pas y échapper, ni refuser de la dire. A peine prononcée, notre réalité même trouvera sa vraie dimension. Avec ou sans l'espoir. Il n'y a pas d'espace neutre où il soit possible de vérifier sa foi et son contenu sans être acculé à l'accepter ou à la refuser.

Finalement, en dernière instance, ce n'est pas nous qui la choisissons, mais c'est elle qui nous saisit. C'est pourquoi la théologie chrétienne parle de la foi comme d'une grâce qui attire le cœur humain vers Dieu, c'est-à-dire comme d'un don. Ce don, nous pouvons le recevoir, à condition de lui créer une place, ce qui est dans nos possibilités. Evidemment.

St. K.

L'Eglise interpellée par le judaïsme

• • • Christian Rutishauser s.j., Bad Schönbrunn Théologien, chargé d'enseignement sur le judaïsme à Rome et Munich

L'Eglise a besoin d'une théologie du judaïsme, comme elle a besoin d'une théologie des religions. Elle doit préciser son attitude envers le judaïsme et se demander ce qu'il signifie pour l'existence chrétienne. Pour le théologien catholique les principes de cette théologie se trouvent dans l'ensemble des documents officiels concernant le dialogue judéo-chrétien publiés depuis Nostra Aetate.1

Un traité sur les juifs

Il faut toutefois rappeler que certains aspects importants de la théologie systématique n'apparaissent pas dans ces documents. Une théologie chrétienne du judaïsme rassemble en un traité les réflexions dispersées dans les diverses disciplines théologiques, tout en prenant acte que l'arrière-fond de cette théologie est constitué par le dialogue entre juifs et chrétiens. Si la perspective est chréIl ne faut pas oublier que l'histoire des relations entre le iudaïsme et le christianisme représente un profond raté - Martin Buber parle de Vergegnung - marqué par le mépris, le ressentiment, les persécutions, au point que l'histoire et la mémoire vivante jouent souvent un rôle plus décisif dans la séparation entre juifs et chrétiens que les divergences théoloaigues. Une théologie chrétienne du judaïsme ne s'élaborera donc pas uniquement dans une perspective systématique et exégétique, même si une interprétation commune de l'Ecriture est importante. mais elle tiendra compte de l'histoire des deux communautés. Le repentir et la réconciliation. la lutte contre l'antiiudaïsme et une interprétation théologique de l'histoire sont des thèmes importants.

Le judaïsme n'est pas simplement une religion que l'on choisit ; il est à la fois une nation, une communauté de croyants, une culture et une religion. Il constitue un système religieux en soi, indépendant, qui a sa propre logique théologique, exégétique, liturgique et juridique, des mythes pour expliquer ses origines, une éthique, des rites, une spiritualité et des institutions religieuses propres.

Il y aura bientôt un demi-siècle depuis le concile Vatican II et l'ouverture officielle d'un dialogue entre l'Eglise et le judaïsme. Dans quelle mesure ce dialogue a-t-il influencé l'image que le catholicisme et le christianisme ont d'euxmêmes ? Au niveau théologique la question est double. L'Eglise a-t-elle vraiment besoin d'une théologie du judaïsme, d'un traité sur les juifs ? Quels sont les changements que le dialoaue iudéo-chrétien implique dans les diverses disciplines théologiques?

tienne, le judaïsme doit aussi se poser la question de son identité et dire comment il se comprend.2

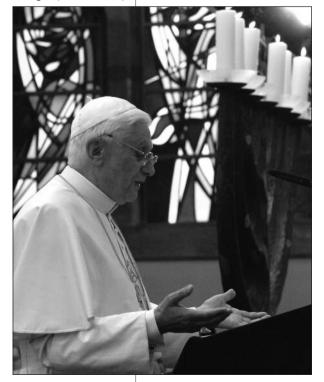
Rendtorff/Henrix Hans Hermann (ed.), Die Kirchen und das Judentum, t. 1, 1945-1985 et t. 2, 1986-2001, Paderborn 1988/2001.

^{2 •} Cf. Rendtorff Rolf, Wir müssen unsere jüdischen Würzeln wiedergewinnen, in Kurth Christina/Schmid Peter (ed.), Das christlichjüdische Gespräch. Standorfbestimmungen, Judentum und Christentum Bd. 3, Stuttgart 2000, p. 47.

Deux faits influencent diversement l'identité juive : d'une part elle est caractérisée par la manière de se situer face à la Halacha, c'est-à-dire au niveau pratique et éthique, d'autre part le peuple juif moderne a engendré un grand nombre de mouvements séculiers qui définissent le judaïsme au niveau ethnique et historique. Cette manière d'être juif interpelle l'identité chrétienne ; elle invite celui qui veut en saisir correctement les divers aspects à tenir compte de tout le système culturel et religieux juif.

Si la théologie chrétienne veut prendre au sérieux le judaïsme comme lieu théologique, elle doit accepter de se laisser transformer par le dialogue. L'identité chrétienne est à tel point liée au judaïsme, qu'il est nécessaire de signaler constamment la ligne de démarcation et les points de rencontre entre le christianisme et le judaïsme.

Benoît XVI à la synagoque de Cologne (19 août 2005)



Face à l'interlocuteur juif, les diverses disciplines théologiques sont confrontées à une autre conception et se renouvellent de manière à dépasser non seulement l'antijudaïsme mais aussi le caractère non juif de la théologie chrétienne. Malheureusement ce travail est à peine commencé, comme en témoigne le catéchisme universel de l'Eglise catholique romaine. Une des dernières publications théologiques, la Questio disputata 200, n'est quère convaincante 3

Voici à titre d'exemple les questions que posent à l'ecclésiologie et à la christologie la rencontre avec le judaïsme.

Ecclésiologie: Israël et l'Eglise

Une des plus importantes questions qui se posent à la théologie fondamentale est la définition des relations entre le peuple juif et l'Eglise comme communautés religieuses, surtout depuis que le concile Vatican II a présenté l'Eglise comme peuple de Dieu.4

Or, depuis le concile (cf. la déclaration Nostra Aetate), l'Eglise reconnaît le peuple juif comme peuple de Dieu. En appelant les juifs « frères aînés », en parlant de l'alliance qui n'a jamais été abolie et du judaïsme comme racine du christianisme, elle reconnaît la signification théologique du peuple juif. L'enseignement qui soutenait que l'Eglise s'est substituée à Israël comme le seul et vrai Israël est devenu caduc, et le statut religieux du peuple juif est reconnu ; la théologie de

Hünermann Peter/Söding Thomas (ed.), Methodische Erneuerung der Theologie. Konsequenzen der wiederentdeckten jüdisch-christlichen Gemeinsamkeiten, Freiburg/Basel/Wien 2003.

Constitution dogmatique sur l'Eglise « Lumen Gentium », spécialement le ch. 2.

l'épître aux Romains (9,11) est de nouveau en vigueur.5 Toutefois, une formulation satisfaisante et positive des relations entre Israël comme peuple de Dieu et l'Eglise comme peuple de Dieu, et des conséquences que cela implique pour la théologie et l'histoire de l'Eglise, manque encore.

Il serait urgent d'étudier l'époque talmudique et patristique, lorsque le judaïsme et le christianisme ont acquis leur forme classique et se sont développés comme deux grandes religions.

La formule patristique, qui décrit l'articulation entre la promesse et son accomplissement, ne garde sa pertinence que dans la mesure où l'on conçoit le christianisme et le judaïsme rabbinique comme deux manières légitimes d'exprimer la tradition biblique : les deux communautés et les deux théologies réalisent l'accomplissement.

Pour dépasser l'idée de deux communautés indépendantes et parallèles voulues par Dieu, il faut souligner le lien asymétrique qui unit le double peuple de Dieu. Une théologie chrétienne du judaïsme doit reprendre l'expression iohannique : « Le salut vient des juifs » (Jn 4,22) et elle devrait exprimer l'efficacité toujours actuelle de l'élection d'Israël et sa signification pour la vocation de l'Eglise. Sur ce point les documents officiels de l'Eglise ne sont, jusqu'ici, pas très convaincants.

- 5 Nostra Aetate, n° 4.
- 6 Seul le document de la Commission biblique pontificale, Le peuple juif et ses saintes écritures dans la Bible chrétienne (2001), parle de la nécessité d'un travail théologique commun entre chrétiens et juifs. Le domaine de l'exégèse pourrait être un bon exemple.
- 7 Cf. Commission du Saint-Siège pour les relations religieuses avec le judaïsme, Notes pour une correcte présentation des juifs et du judaïsme dans la prédication et la catéchèse de l'Eglise catholique, 1985.

Pour donner forme à cette relation, un travail théologique commun est nécessaire. Ce qui signifierait pour l'Eglise de ne pas célébrer la nouvelle alliance de Dieu sans faire mémoire de l'alliance avec Israël, de ne pas comprendre la révélation du Christ indépendamment de la révélation à Moïse sur le Sinaï et de la double Torah,6 de ne pas proposer une catéchèse chrétienne sans introduire en même temps à la Tradition vivante juive, de ne pas parler de réconciliation avec Dieu sans confesser les fautes commises envers le judaïsme. Vivre en paix sur la terre promise par Dieu est un des buts eschatologiques et messianiques de la vision juive. Une réflexion sur le peuple juif suppose donc une réflexion sur la terre. Bien que Jean Paul II ait fait quelques déclarations en ce sens au cours de son pèlerinage en Terre sainte en 2000, les documents de l'Eglise ne proposent pas encore une théologie de la terre qui tienne compte de la position rabbinique. L'ecclésiologie devrait prendre acte de ce que la terre signifie pour le peuple juif et se positionner face à l'Etat d'Israël, au sionisme et à ses aspects culturels, politiques et religieux. Nous manquons cruellement de critères historicothéologiques qui nous permettraient d'interpréter le conflit du Proche-Orient où Jérusalem joue un rôle symbolique et religieux majeur, dans lequel juifs, chrétiens et musulmans sont impliqués, et où iuifs, arabes et d'autres nations ont des intérêts.

Un dernier aspect très délicat des relations entre Israël et l'Eglise est celui de la mission chrétienne parmi les juifs. Les documents officiels de l'Eglise qui en parlent évoquent tantôt deux voies parallèles et complémentaires, tantôt la fidélité au commandement du Christ.7 Cette tension dialectique pose la question de la prétention des chrétiens face au judaïsme. D'emblée on peut affirmer qu'il n'en va pas de même lorsqu'il s'agit des juifs et

des autres non-chrétiens. Les juifs n'ont pas à se convertir au Dieu d'Israël, ni à s'intégrer à l'alliance avec Dieu, comme les autres peuples. Aussi la mission auprès des juifs n'est plus acceptable et les juifs n'ont pas à être baptisés. Dès qu'ils reconnaissent Jésus comme Messie et comme le principal interprète de la Torah, ils forment un groupe particulier entre le judaïsme et l'Eglise.

L'ancienne Eglise se reconnaissait volontiers comme une communauté de juifs et de païens, réunie par le Christ en une Eglise des juifs et une Eglise des gentils. Cette manière de voir, qui se fonde sur la théologie de l'épître aux Ephésiens,8 est une invitation à revoir aujourd'hui la position des juifs qui croient en la messianité de Jésus et à élaborer une théologie qui ne soit pas missionnaire mais qui propose une nouvelle formulation du commandement du Christ.

Les documents officiels de l'Eglise ne s'expriment pas de manière claire et nette sur ce thème délicat. Pratiquement, il y a bien une révocation de l'activité missionnaire parmi les juifs, mais elle n'est pas explicite et une formulation positive concernant les « juifs messianiques » fait touiours défaut.

Christologie et messianisme

La christologie, qui divise et réunit chrétiens et juifs, constitue un deuxième objet central de la réflexion théologique sur le peuple juif et l'Eglise. Une première question concerne Jésus de Nazareth, et une deuxième l'idée messianique à travers l'histoire biblique, juive et chrétienne.

Bien que la signification de Jésus comme Christ (Messie) soit présente de façon tacite dans l'enseignement de l'Eglise sur le judaïsme, il est nécessaire d'instaurer une discussion dans le contexte des diverses conceptions messianiques de l'époque tardive du deuxième Temple et du judaïsme, en présentant Jésus comme un juif pieux dont la judaïté n'est pas un effet du hasard ni un trait insignifiant de son être, mais un élément essentiel de son humanité, lourd de signification théo-

Une christologie qui tient compte du judaïsme peut reconnaître Jésus comme un juif qui a vécu selon la Torah et qui est entré en conflit avec d'autres interprètes de la Torah. Un chrétien peut très bien voir en lui une authentique personnification du judaïsme : il est la Torah vivante, la parole de Dieu faite chair, la manifestation d'une réalité messianique et eschatologique.

Pour les païens qui se sont mis à croire en ce messie juif, les événements qui concernent la personne du Christ ne sont pas seulement l'objet d'une espérance eschatologique. Du moment qu'ils se tournaient vers le messie juif, sans pour autant entrer dans le judaïsme, l'événement Jésus est pour eux la révélation primordiale ; l'annonce du Royaume de Dieu faite par Jésus, sa vie et sa mort ont engendré la foi en sa mort et sa résurrection. Tel est le fondement de l'Eglise, qui s'est constituée après que l'on ait abandonné l'espoir d'un prompt retour du Christ. L'événement messianique judaïque, de nature eschatologique, constitue pour l'Eglise la révélation primordiale du Dieu d'Israël et devient christologie. Dès lors, il assume pour les chrétiens la même fonction que les événements de l'Exode et du Sinaï pour les juifs. Qui veut élaborer une christologie face au judaïsme doit tenir compte de ces changements.

Le fait que l'enseignement de l'Eglise sur le Christ aboutisse à la foi en un Dieu trinitaire est un autre aspect de l'évolution

8 • Ch 2

de l'idée messianique vers la christologie. Qui dit Trinité, parle des relations entre le Dieu invisible et transcendant et la création dont Jésus-Christ est la plénitude. Pour le judaïsme, la médiation est explicitée par une éthique monothéiste, par le don de la Torah ou, dans la Cabale, par le monde divin des sefirot. Au regard de ces médiations de salut, l'incarnation de Dieu dans le Christ ne représente plus une atteinte au monothéisme ; la référence historique interdit toute interprétation de l'incarnation comme une variante du mythe des dieux faits hommes. Bien plus, la parole faite chair peut être interprétée comme parole de Dieu, c'est-à-dire comme Torah.9

Au premier siècle, Paul avait lutté pour une Eglise distincte du judaïsme. Il a ainsi ouvert le chemin à un christianisme autonome. Au II^e siècle, lorsque Marcion revendiquait l'indépendance totale de l'Eglise par rapport au judaïsme, la grande Eglise a réaffirmé le lien avec le judaïsme en rattachant les écritures chrétiennes à la Bible hébraïque.

Qu'ils le veuillent ou non, le christianisme et le judaïsme sont liés entre eux dans une même communauté, mais non sans la volonté de Dieu. En ce début du XXIº siècle, l'étude théologique du mystère de cette mutuelle implication reste un désir très actuel

Chr. R. (traduction P. Emonet)

 9 L'identification de la sagesse grecque et de la Torah hébraïque se fonde sur Si 24.

Simon Claude Mimouni

Les chrétiens d'origine juive dans l'antiquité Albin Michel, Paris 2004, 262 p.

Au long des premiers siècles de notre ère, il y eut des hommes et des femmes pour qui il était absolument naturel d'appartenir à la nation juive et de croire au Christ - Messie. On les a appelés chrétiens d'origine juive.

Les recherches concernant ce judéo-christianisme est un champ d'activité difficile et piégé. L'auteur, courageusement, s'y est attaqué avec enthousiasme et déploie ici un large éventail autour de ces premières communautés qui survécurent jusque vers la fin du IV° siècle (sous Théodose, à partir de 390, le christianisme devient religion d'Etat) et dont on découvre encore les traces de l'une d'elle en Iran, bien après l'implantation de l'Islam. Cette étude, confesse l'auteur, n'appelle pas de conclusion mais une réflexion. Et c'est vrai que tout au long des pages, les surprises et les questionnements ne manquent pas.

Ces premières communautés se groupèrent et se définirent sous la houlette d'un apôtre : ceux qui suivirent Jacques, dit le frère du Seigneur, ceux qui suivirent Pierre ou Paul ou encore Jean. Entre l'an 70 (destruction du Temple) et 135 environ, ces juifs-chrétiens se virent marginalisés et exclure de la Synagogue et subsistèrent malgré tout jusque vers le V° siècle. Puis, ils se distancièrent définitivement de leur appartenance à la loi de Moïse et de tout ce qu'elle représentait (observance de la Torah, ablutions, immersions, circoncision, sabbat, jeûnes, prescriptions alimentaires, sacrifices).

La plongée historique que propose l'auteur - directeur d'études à la section des sciences religieuses de l'Ecole pratique des hautes études - est passionnante mais ardue et très exigeante.

Marie-Luce Dayer

Le drame des NEM

Qui est dans l'illégalité ?

• • Jean-Brice Willemin. Lausanne Journaliste de l'Eglise catholique dans le canton de Vaud

L'accueil de l'étranger est au cœur de la foi chrétienne : un message des Eglises catholique et réformée qui énerve une maiorité d'hommes politiques et de nombreux citoyens de Suisse, car il est pris au pied de la lettre par de nombreux croyants et religieux. Quelaues-uns d'entre eux s'en font ici le porte-parole. Ils parlent de leur engagement auprès des réfugiés les plus démunis, ceux que l'administration dénomme « NEM ». les cas de « nonentrée en matière » sur leur demande d'asile. La gestion de l'asile dans le canton de Vaud, plutôt tolérante jusqu'au 1er avril 2004, est critiquée de façon virulente par les défenseurs de l'« exception vaudoise ». Le gouvernement vaudois a beau tenter de serrer la vis. il reste un cancre aux veux de la classe politique suisse. Une mauvaise note causée par les défenseurs des requérants d'asile déboutés - des familles bien intégrées en Suisse - assez ardents pour attirer l'attention des médias. Sans compter les Eglises catholique et réformée qui se sont clairement « mouillées » depuis plus d'une année envers cette catégorie de réfugiés. Et quand, en mai dernier, la Communauté israélite de Lausanne et du canton de Vaud s'est ralliée à cette cause, bien des convictions ont été ébranlées. Car le peuple juif a de bonnes raisons de défendre ces demandeurs d'asile. A côté des avocats de ces réfugiés déboutés après des années de vie en Suisse, quelques « prophètes » chrétiens se sont engagés concrètement auprès d'une population au sort encore plus précaire, des gens quasiment mis au ban de la société, ce tiers de demandeurs d'asile auxquels les autorités ont dit « non à une entrée en matière ». Ces étrangers sont affublés du sobriquet de NEM, faute de preuves de persécution, faute de papiers, faute d'avoir dévoilé leur véritable identité. Depuis le 1er avril 2004, les autorités suisses leur ont rendu la vie impossible, concédant une aide d'urgence avec beaucoup de réticences : un lit pour la nuit et tout juste de quoi se nourrir. Un sort misérable et indiane qui bouleverse des femmes et des hommes soutenus par les deux Eglises catholique et réformée.

Sœur Zita Joris, religieuse dans la cinquantaine de la congrégation des Sœurs de St-Maurice, s'indigne de sa voix douce. Elle est révoltée par le sort infligé l'hiver dernier à la trentaine de NEM sans aide sociale et errant dans la rue. « Je ne pouvais rester les bras croisés, quand j'ai lu, dans l'église de Bex, le petit mot suivant : "Oh mon Dieu, toi le Créateur des cieux et de la terre, ainsi que de toute existence, ie suis requérant d'asile sans assistance. J'ai très froid et très faim. Où aller ? Mais par ta grâce, j'ai espoir. » La religieuse s'est alors démenée cet hiver avec le curé, le pasteur et des paroissiens pour leur offrir un minimum de compréhension, d'amour et de soutien matériel - des bons-repas, des soupers hebdomadaires et un hébergement pour la nuit au temple ou à l'église catholique. « J'ai amené des duvets. Mais la police n'a cessé de les interpeller, pénétrant dans l'église pour emmener l'un ou l'autre homme au poste de Villeneuve. Elle les relâchait au petit matin. »

Le Père Jean-Pierre Barbey, du Point d'appui aux réfugiés établi à Lausanne et administré par les deux Eglises, confirme : « L'un de ces ieunes classés dans la catégorie NEM, un Noir arrêté cet hiver à Bex. m'a montré la copie d'une amende de 170 francs. On veut lui faire payer son incapacité de présenter des autorisations de séjour et de travail. La veille d'être coffré par la police. Sœur Zita l'avait trouvé complètement perdu sur une route et l'avait ramené à l'église pour y dormir. Elle lui avait aussi donné vingt francs pour qu'il puisse se rendre le lendemain en train à Lausanne, afin de demander une aide d'urgence au Service cantonal de la population. Cette nuit-là, on l'a coffré à 2 h 30 dans l'église! Ces réfugiés ne sont peut-être pas tous des enfants de chœur. mais on les a réduits à une vie animale. celle de chiens qu'on laisse sortir de la niche selon notre bon plaisir. » Le Père Barbey ne comprend pas. Il négocie pour chaque NEM en litige avec les autorités : « Leur vie est aussi précieuse que la nôtre : ils ont droit à un minimum de dignité », ditil tout simplement.

Contraire à la Constitution

Ces résistants vaudois sont un exemple pour les autres cantons, relevait en mai dernier la section suisse de Pax Christi. Le mouvement catholique international pour la paix s'indigne des mauvais traitements dont les NEM sont l'objet et rappelle l'arrêt du Tribunal fédéral (TF) du 18 mars dernier: « Personne ne doit mourir de faim dans ce pavs. Même s'il refuse de quitter la Suisse, un requérant d'asile obiet d'une décision de non-entrée en matière continue à bénéficier d'une assistance minimale. L'aide, dite d'urgence, doit être fournie prioritairement en nature sous forme d'aliments, d'un toit, de vêtements et de soins médicaux. »

Pour le TF, « l'aide ne peut être supprimée pour inciter les personnes séjournant illégalement en Suisse à partir, ou du moins à coopérer avec les autorités et faciliter ainsi leur rapatriement. C'est un pur moyen de contrainte, contraire comme tel à la Constitution. » On se rappelle la stupéfaction causée par le conseiller fédéral Christoph Blocher proclamant vouloir changer alors la Constitution, avant de faire amende honorable.

Cette décision de la plus haute juridiction du pays, on la doit à une autre héroïne de la défense des NEM, Françoise Kopf, porte-parole d'IGA - SOS Racisme. Bouleversée de voir les droits de ces gens grossièrement bafoués dans le canton de Soleure, elle n'a pas hésité à recourir contre l'autorité cantonale auprès du TF. « Comme dans nombre de cantons ou de communes. Soleure n'a pas redistribué les sommes forfaitaires allouées par la Confédération pour l'assistance et l'hébergement. Le canton en a prélevé des parts importantes sans les redistribuer totalement », nous a-t-elle confié.

La militante soleuroise va plus loin. Elle dénonce une stratégie de l'Office fédéral des réfugiés, mise au point dans un document signé le 9 mars 2000 : « En mettant les NEM à la rue, en leur accordant une aide d'urgence ultra-minimale, en les harcelant dans la rue sous des prétextes futiles, les autorités cherchent à les écœurer, à les amener à quitter illégalement le pays ou à devenir des clandestins. Un moyen pour faire baisser les statistiques. Et cela fonctionne. »

Dans cette optique, le canton de Vaud reste encore une exception. Dans son arrêt du 15 iuin dernier. le Tribunal administratif a désavoué le « minimum vital » qu'accordait aux NEM le Conseil d'Etat vaudois depuis quelques mois. Pour ce Tribunal, l'aide sociale ne peut être restreinte dans un but de police, celui de décourager les requérants déboutés de rester en Suisse. Pour ces pauvres gens contraints de résider depuis de nombreux mois au « bunker », un abri de protection civile à Epalinges, près de Lausanne, ce fut une libération, Quant aux défenseurs des NEM, ils espèrent



bien que cette décision de justice aura des conséquences positives dans les autres cantons.

Clandestinité inhumaine

Des milliers de réfugiés vivent dans des conditions inhumaines en Suisse. Par recoupements, Yves Brütsch, juriste du Centre social protestant (CSP) à Genève, estime que seulement 15 % des 6000 à 8000 NEM résidant encore chez nous se sont inscrits à l'aide d'urgence ; un millier donc environ, principalement concentrés dans les grandes villes. Parmi ces derniers, moins de 200 ont établi des liens réguliers avec les institutions d'entraide des Ealises.

Et tous les autres ? Ils vivent d'expédients dans la clandestinité. « Les Africains aux papiers en règle ne laissent pas un Noir sur le bord de la route. Ils partagent leur lit et leur pitance avec lui, qu'il vienne de Genève, du Valais ou de Suisse alémanique. Des restaurants éthiopiens offrent un repas hebdomadaire à des NEM. C'est la traditionnelle solidarité africaine », observe le collaborateur du CSP.

Mais pour Yves Brütsch, ces Noirs sont particulièrement vulnérables. Sans liens avec l'aide cantonale d'urgence, sortis donc des statistiques, ne vivant pas touiours dans les cantons où ils ont été assignés à leur arrivée en Suisse, ils mènent une vie précaire, faite d'expédients et de pauvres tactiques de camouflage. « Ils ne peuvent pas compter chez nous sur des réseaux familiaux de soutien, contrairement aux clandestins d'Amérique latine munis d'une formation professionnelle minimale, assez sûrs de trouver du travail en Suisse. »

Faute de solides liens sociaux. les NEM clandestins risquent de tomber dans la petite délinquance, notamment dans les petits trafics de drogue - moins de 10 %

des NEM interpellés - sans parler des problèmes de santé publique, tuberculose, sida et autres maladies de la pauvreté.

« C'est indigne d'une société civilisée et chrétienne. Comment peut-on réduire le sort d'êtres humains à une telle vie. semblable à celle d'un animal sortant de sa niche la peur au ventre ? Leur existence ne peut se limiter à des instincts de survie », dit fermement le Père Jean-Pierre Barbev.

Hélène Küng, mère de quatre enfants et pasteur au Centre d'enregistrement de requérants d'asile (CEDRA) à Vallorbe, est tout autant catastrophée : « Au nom de l'Evangile, nos Eglises ont un devoir d'accompagnement de ces personnes déracinées, quel que soit leur statut. Nous devons répondre à leurs attentes psychologiques fondamentales - amitié, activités, projets de vie - et pas seulement à leurs besoins physiologiques minima gîte et nourriture - du ressort des autorités publiques. Le prophète Esaïe me le rappelle constamment : "Pour célébrer le Jeûne auquel je prends plaisir, brise les chaînes injustes, dénoue les liens de tous les iouas, envoie libres ceux au'on opprime, mets fin à toute espèce de servitude, partage ton pain avec l'affamé, recueille dans ta maison les malheureux sans asile" (Es 58.6-7). »

Ces Noirs NEM posent des problèmes insolubles aux autorités. Les mettre en prison coûte bien plus cher (280 francs/ jour) que l'aide minimale d'urgence (600 francs/mois) ou que l'aide sociale distribuée à tout requérant d'asile régulièrement enregistré (environ 1200 francs, soit 20 % de moins que l'aide accordée aux Suisses). Et il est souvent impossible de les renvoyer de force, faute de papiers d'identité, quand ce n'est pas leur pays d'origine qui rechignent à les reconnaître. « Ils n'y ont pas intérêt », relève Yves Brütsch. Les immigrés africains d'Europe, en soutenant financièrement leurs familles restées dans leur pays, ne déposent-ils pas quatre à cinq fois plus de devises occidentales que l'aide publique au développement, selon des statistiques de l'ONU?

Plangué à Yverdon, Wilson, ieune Libérien classé NEM, ne demande pas d'aide sociale par peur d'être coffré. Pour aller à Lausanne chez les médiateurs des Eglises, il profite de la voiture de l'un ou l'autre sympathisant suisse. Cet homme est révolté. D'éducation protestante, il attend davantage de soutien des Eglises : « Chez nous, en Afrique, les chrétiens forment une grande famille. Si l'un de ses membres souffre, nous devons l'aider. Vous les Suisses, qui nous forcez à rentrer dans nos pays misérables, vous avez du sang sur les mains. O.K., on survit au Libéria, mais on ne vit pas. » Une seule chose lui tient aujourd'hui à cœur, l'écriture, le récit de son aventure et de sa condition de NEM en Suisse. « Je veux qu'on sache en Afrique que l'on nous traite comme des bêtes en Europe. »

Gestes d'humanité

Pour l'aumônier lausannois des réfugiés, cette situation évoque la Samaritaine devant le puits, en conversation avec Jésus. Il lui demande à boire, à midi, en pleine chaleur. Elle est stupéfaite de son audace, les gens de sa tribu ne frayant en principe pas avec les Juifs. Alors il lui dit: « Si tu connaissais le don de Dieu et celui qui te demande à boire, c'est toi qui lui aurais demandé de l'eau et il t'aurait donné de l'Eau vive » (Jn 4,6-10). Le Christ renverse les rôles. De quémandeur, il devient sauveur. N'est-ce pas également la bonne surprise que l'on peut vivre en risquant d'aider un étranger démuni?

« Tout homme doit répondre, en bonne conscience, de ce qu'il fait pour les NEM», a rappelé la Conférence des évêques suisses (CES) dans un message daté du 7 février dernier. « Leur accorder une aide concrète d'urgence ne peut être illégal, même si l'Etat refuse de l'octroyer », disait-elle encore un mois avant la prise de position du Tribunal fédéral.

Françoise Kopf, à l'origine de ce rappel des obligations de la Suisse envers les NEM, regrette que les Eglises n'aient pas de paroles plus vigoureuses pour cette cause. « Les médias alémaniques encore moins. Ils sortent à peine de leur léthargie depuis le coup de semonce du TF. II faut taper fort et régulièrement sur le clou pour être entendu et contrarier le cvnisme des autorités »

Pour le pasteur Jean-Pierre Zurn, à Genève, il n'y a pas de répit possible : « A traiter de manière indigne des êtres humains pour soi-disant protéger l'identité d'un pays, on vide de leur sens ses valeurs essentielles. la coexistence de cultures, de religions et de traditions différentes »

J.-Br. W.

^{1 •} Prénom d'emprunt.

Un homme bon

Clotario Blest 1899-1990

• • Jerry Ryan, Winthrop, MA (Etats-Unis) Ecrivain, employé à l'aquarium de New England

En 1970, Jerry Ryan, alors emplové dans une usine au Chili. fait la connaissance de Clotario Blest. président d'une fédération de syndicats. Une de ces rencontres rares, miraculeuses, qui vous marquent à tout jamais.

Il était une fois, bien avant qu'on entende parler de théologie de la libération, un certain Clotario Blest. Il mourut en paix, bien tranquillement, le 31 mai 1990, dans une toute petite chambre du couvent de la Recoleta, à Santiago du Chili. Les franciscains lui avaient offert l'hospitalité durant les derniers mois de sa vie. Il savait qu'il touchait à sa fin. Après avoir refusé son souper, il demanda à la communauté de prier pour lui parce qu'il s'attendait à mourir dans la nuit. Il avait 91 ans et pesait 33 kilos. On l'enterra dans son habit du tiers-ordre franciscain.

Le lendemain tous les ouvriers du Chili observèrent une minute de silence en mémoire de Clotario, un geste de gratitude pour tout ce qu'il avait fait pour eux. De toutes parts provinrent des témoignages d'admiration et d'appréciation, même de la part de ceux qui s'étaient opposés à lui. J'ai devant les yeux un journal jauni qui annonce en première page : Ha muerto un hombre bueno.

Don Clota, comme on l'appelait affectueusement, avait été une épine au pied de toute une série de gouvernements, qu'ils fussent de droite, de gauche ou du centre. Et pourtant personne, même ses ennemis politiques les plus acharnés, ne remit iamais en question son intégrité. La plupart des grands champions de la justice sociale ont leur talon d'Achille. Eugène Debbs buyait trop. Martin Luther King n'était pas un modèle de fidélité conjugale, Dorothy Day avait un passé pour le moins turbulent. Clotario Blest, lui, était tout d'une pièce, logique avec lui-même. C'était, de fond en comble, « un homme bon »

Une légende

J'ai personnellement fait sa connaissance en 1970. Allende venait d'être élu président, mais avant même qu'il ne prête serment, les propriétaires suisses de la fonderie où ie travaillais avaient décampé avec leur capital. Nous étions six cents à œuvrer dans cette fonderie qu'on s'apprêtait à fermer. Une délégation des nôtres se présenta devant Allende pour demander l'intervention de l'Etat afin de nous sauver du chômage. C'est ainsi que notre usine fut une des premières à être nationalisées.

Aux entreprises intégrées dans le « secteur social », le gouvernement proposa un plan de participation ouvrière par l'intermédiaire de « comités de production ». Ironiquement - l'ironie était reine au Chili à l'époque - on m'élut chef des comités de ma section. Ni moi ni les autres délégués n'avions la moindre idée de ce que nous étions censés faire. Nous avons donc décidé de consulter les partis qui composaient la coalition d'Allende. Les socialistes, les communistes, la gauche chrétienne, etc., se pressèrent les uns après les autres, en complets-veston, pour nous expliquer ce que désiraient les ouvriers et comment l'obtenir en se conformant à leur mot d'ordre. Tous ne cherchaient qu'à nous exploiter. Finalement quelqu'un suggéra qu'on invite Clotario Blest

Fondateur de la CUT (Central unica de trabajadores), Clotario avait alors 70 ans environ. Il était déjà légendaire mais avait l'air tout à fait anodin. Il ressemblait même plutôt à un clochard, un peu édenté, avec ses cinq pieds de haut, sa barbichette, son bleu de travail et son vieux béret. Il nous demanda ce que désiraient les ouvriers, et c'est ainsi que tout commença.

C'était typique de Clotario. Il écoutait et obéissait avant de prendre les autres en main. Il se fiait à l'instinct de la classe ouvrière. Don Clota travailla avec nous deux ans et demi, nous orientant sans jamais nous dicter ce que nous devions faire. Les décisions finales étaient laissées aux ouvriers eux-mêmes ; notre rôle de députés se limitait à informer, suggérer et donner suite aux choix de l'assemblée.

Conversions

Les changements qui en résultèrent furent saisissants. Des gens qui avaient été traités toute leur vie comme des chiens s'apercurent subitement de leur valeur. Ils comprirent que lorsqu'ils parlaient, on les écoutait et qu'on agirait en conséquence. Des types qui jusque-là ne s'intéressaient qu'à l'alcool, aux femmes et aux courses découvraient des possibilités nouvelles. Ca nous mettait la ioie au cœur de voir nos camarades développer des dons cachés, prendre de l'assurance et se préoccuper des autres.

Notre usine devint bientôt un sujet de débat. Pour certains, c'était un modèle à imiter, pour d'autres, une innovation dangereuse. La droite et la gauche nous traitaient « d'anarchistes ». La coalition d'Allende - l'Unidad popular - avait pour slogan Le pouvoir aux ouvriers : eh bien, nous l'avions pris au mot ! Nous fûmes bientôt en conflit avec les représentants du gouvernement ; les ouvriers se mirent en grève et occupèrent l'usine. Voilà qui n'était pas censé arriver dans le secteur social, et cela causa un certain scandale. A l'honneur d'Allende, son gouvernement ouvrit le dialogue et accéda à certaines de nos demandes.

Cependant, à la suite de cet incident, le gouvernement convoqua un congrès des ouvriers du secteur social afin de restreindre notre participation. Nous savions que les cartes étaient truquées. La plupart des participants étaient membres des partis communiste et socialiste. Nous fûmes écrasés.

Nous avions tout de même réussi à faire nommer Clotario Blest « président honoraire » du congrès avant l'ouverture des débats. Lors de la dernière session. Clotario demanda à conclure le congrès. Le bizarre petit vieillard en bleu de travail. à peine visible derrière le podium, parla pendant une demi-heure sur L'homme nouveau d'après saint Paul et Che Guevara. « Pour le vrai révolutionnaire, déclara-t-il. la révolution n'est pas un jeu. Il paie de sa personne. Il sait naître parmi les pauvres, rester pauvre et mourir pauvre. Tant qu'il restera un seul opprimé au monde, le vrai révolutionnaire sera à son côté, partageant cette oppression. L'Homme nouveau ne cherche ni les honneurs ni le pouvoir ni les louanges. Il ne cherche que le bien des autres. Il ne garde rien pour luimême. »

Clotario parlait avec passion. On aurait entendu un papillon voler dans l'auditorium. Les représentants du gouvernement assis sur l'estrade, ces révolutionnaires en complets-veston, se tortillaient sur leur siège, le visage virant du rouge à l'écarlate. Au fur et à mesure que Clotario s'emballait, un poids quittait mes épau-

les. Nous avions perdu la bataille, mais nous avions gagné la guerre. C'était bien là où Clotario désirait nous mener - à une conversion radicale, et il y avait largement réussi

Je n'ai jamais revu Clotario Blest. Peu de temps après le coup d'Etat de Pinochet, j'ai dû guitter le Chili. La maison de Clotario subit une descente de police. Ses livres et ses papiers furent confisqués, il fut battu et humilié, mais on n'osa pas l'arrêter. Tout ce que nous avions construit ensemble fut détruit

Parcours d'un pur

Avant de rencontrer Don Clota, je ne savais qu'une chose sur lui : il avait réussi à unir toutes les associations ouvrières du Chili en une seule fédération qu'il avait dirigée pendant huit ans. Le reste, je l'ai appris en lisant sa notice nécrologique. Don Clota habitait une vieille maison. avec pour seule ressource sa retraite de l'Etat. Il s'occupait d'une vieille dame qui avait toujours soutenu sa famille et qui maintenant était confinée au lit, sans personne pour l'aider. Il était fier d'avoir appris l'art culinaire à soixante-dix ans pour préparer les repas de cette amie infirme.

Son père, un instituteur, était mort très jeune, ainsi que son seul frère. Sa sœur était entrée au couvent où elle mourut peu après. Lui-même entra au séminaire et découvrit l'enseignement social de l'Eglise grâce à un jésuite fort controversé à l'époque, Fernando Vives Solar. Mais Clotario réalisa bien vite qu'il n'était pas fait pour la vie de prêtre. On a dit qu'il avait été renvoyé du séminaire pour avoir organisé une manifestation estudiantine contre le recteur.

Il devint alors fonctionnaire du gouvernement au Ministère des finances pendant ses études de droit, de théologie et de chimie à l'Université du Chili. A l'époque, les employés du gouvernement n'avaient pas le droit de se syndiquer. Don Clota essaya de contourner ce problème en fondant des clubs athlétiques pour fonctionnaires. Peu à peu, ces clubs évoluèrent en véritables syndicats et furent reconnus pour tels.

En 1952, il fut nommé secrétaire général d'une commission chargée d'unifier tous les différents syndicats ouvriers du pays. La CUT en fut le résultat. Clotario fut élu à sa présidence et l'assuma jusqu'en 1961, quand le Parti communiste sabota son influence et l'obligea à démissionner

La CUT continua à exercer une influence non négligeable sur la société chilienne. mais une fois que le sectarisme s'y mêla, le mouvement perdit de sa pureté et de son intégrité. Clotario souffrit beaucoup de voir l'unité qu'il avait patiemment conquise déchirée par de misérables intriques politiques, mais sa déception ne le rendit pas amer. Lui-même n'a jamais appartenu à aucun parti politique car il pensait que les partis divisent la classe ouvrière.

Il racontait avec humour ses vingt-cing emprisonnements, son amitié avec Che Guevara (Clotario et Che furent nommés co-présidents de la Conférence internationale de la jeunesse, tenue à la Havane dans les années '60... alors que Clotario avait plus de 60 ans). Il parlait avec une admiration sans borne de Luis Emilio Recabarren, fondateur du Parti communiste chilien. Il vovait en Recabarren un mentor et un modèle, quelqu'un qui avait tenté d'établir quelque chose de pur et de noble, même si, son espoir frustré, il s'était finalement suicidé. Il se considérait comme le disciple de Recabarren et comme l'héritier de son rêve d'union de la classe ouvrière.

Le plus grand triomphe de Don Clota, jusqu'à notre rencontre, était une grève nationale qu'il avait lancée en 1955 et qui avait paralysé le pays, démontrant une fois pour toute la force incontournable de la CUT. Clotario aimait raconter que Carlos Ibanez, le président de la République de l'époque, se voyant incapable de gouverner, l'avait fait venir dans son bureau et lui avait offert son fauteuil et l'écharpe présidentielle : Clotario se contenta de répéter les demandes des grévistes

Sa foi

Les rapports de Clotario avec l'Egliseinstitution ressemblaient beaucoup à ceux de Dorothy Day. De même qu'il refusait d'appartenir à un parti, de même il ne voulait pas être identifié avec la hiérarchie de l'Eglise. On m'a dit cependant que Clotario, allant et venant, priait le rosaire en silence (il en avait touiours un dans la poche).

Plus tard, sous Pinochet, il témoigna plus clairement de sa foi en public. Je pense que cela ne manifeste ni une évolution ni une régression, mais tout simplement un instinct très sûr. Clotario sentait qu'il lui fallait déclarer ouvertement quelle était la racine de sa force et de son optimisme. la source de son espoir ; qu'il devait expliciter ce qui lui permettait de défier si obstinément la longue et brutale oppression, le mal et l'hypocrisie. Lui, Clotario, n'était rien, mais il pouvait tout espérer en Christ qui avait toujours choisi le rebut de ce monde pour accomplir ses merveilles. A près de 80 ans, il encourageait la jeunesse du Chili à ne pas lâcher pied, lui rappelant qu'avec Dieu tout est possible. Il ratait rarement une protestation ou une démonstration, malgré tous les risques que cela comportait.

Clotario fonda à cette époque un comité pour la défense des droits de l'homme, parallèle à celui déjà établi par l'Eglise : il voulait rester libre de tout contrôle hiérarchique pour pouvoir regrouper tous les secteurs de la société. Il ne critiquait jamais l'Eglise de front, mais quand elle se compromettait avec les puissants de ce monde, il n'hésitait pas à le faire remarquer. Il rappelait humblement les paroles du Christ à ce suiet.

La hiérarchie de l'Eglise ne pouvait rien contre Clotario. Suivant la logique de l'Evangile, sa vie incarnait la pauvreté chrétienne. Il est aussi très probable que cette hiérarchie se réjouissait de ce que Clotario affirme des choses qu'elle-même n'osait pas dire, peut-être même ne pouvait pas dire, par prudence, à cause de compromis politiques, et du fait de sa « position sociale ». C'est ce que l'archevêque de Santiago, Carlos Oviedo Cavada, suggéra dans son homélie au cours de l'enterrement de Clotario.

Juste avant le coup d'Etat de Pinochet, le cardinal Silva de Santiago prononça un sermon condamnant le concept de lutte des classes : les inégalités sociales, disait-il, reflétaient « l'ordre naturel » voulu par Dieu. Clotario ne pouvait s'associer à de telles idées. Il savait que de réelles inégalités opposaient les classes sociales, inégalités qui, bien loin de refléter la volonté divine, ne démontraient que le rèane du péché et de la violence. Il fallait les éliminer ces inégalités. Et cela n'arriverait pas sans lutte des classes. Sur ce point, la pensée de Clotario coïncidait avec celle des marxistes, et il en comptait beaucoup parmi ses amis et collaborateurs. Mais il n'avait aucun respect pour le marxisme en tant que science, et encore moins pour Karl Marx - « un bourgeois du berceau au tombeau ».

Don Clota ne se faisait aucune illusion sur les puissances du mal. Tout simplement, il leur faisait face et il en souffrait les con-

séquences. Il fut battu, jeté en prison, insulté humilié... S'il acceptait la violence à son encontre, s'il n'employait que des tactiques pacifistes lors des manifestations qu'il organisait, il ne fit pas cependant de la non-violence une idéologie. Il pensait que le peuple a le droit de se défendre contre la violence criminelle de ses oppresseurs et il encouragea le MIR à former des milices populaires pour s'opposer aux forces fascistes. Il avait beaucoup de sympathie pour les révolutionnaires cubains - tout au moins dans les premiers temps - et son admiration pour Che Guevara était totale.

En fait, Don Clota avait une attitude pragmatique sur les moyens à employer contre les forces du mal. Quand la balance du pouvoir rendait toute résistance armée suicidaire, il devenait ouvertement pacifiste - le gouvernement allemand l'a même proposé pour le Prix Nobel de la paix.

Un prophète

De tous les gens que j'ai eu la chance de rencontrer, il y en a deux qui m'ont totalement convaincu: Dorothy Day et Clotario Blest. Ils étaient taillés dans la même étoffe. Ils avaient la même faim et soif de justice, pratiquaient la même pauvreté évangélique, montraient la même intégrité, le même désintéressement total.

Dorothy exprimait plus clairement ce qu'elle croyait. Elle se déclarait pacifiste, anarchiste, catholique, disciple de Mounier et de sa philosophie personnaliste. Clotario, lui, était plutôt orateur qu'écrivain, organisateur que théoricien. Aucune catégorie ne lui convient. On l'a qualifié de pacifiste, de corporatiste, de trotskiste, etc., mais Don Clota ne s'est iamais enlisé dans aucun isme. C'était un prophète, proposant sa vision d'un royaume de paix où tous seraient frères et sœurs, où tous les biens seraient partagés, où nulle coercition ne serait plus nécessaire, où personne ne serait plus opprimé, où tout serait renouvelé par l'amour et la justice. Pour permettre ce nouvel ordre des choses, le vieil ordre devait mourir.

Son message s'adressait à tous. C'était un appel à une conversion personnelle et collective. Personne au monde ne mit en pratique ce qu'il prêchait plus authentiquement, plus simplement, plus humblement que Don Clota. Dans un pays où le vin coulait à flots, il ne buvait que de l'eau (et parfois un verre de lait). Il se nourrissait de fruits et de légumes et dormait fort peu, dans un grand lit en fer, sur un matelas impossible.

Il ne s'est jamais marié : « Je n'ai pas eu le temps », expliquait-il. Pourtant, il avait été fiancé, mais il avait finalement choisi de se donner entièrement à la lutte pour la justice sociale. Sa fiancée entra chez les Carmélites Déchaussées et mourut en 1988, laissant derrière elle une réputation de grande sainteté. Clotario percevait au fond des cœurs ce qui était pur et aussi ce qui pouvait être purifié, quelles que fussent les crovances ou les idéologies de ceux qu'il rencontrait.

Après le coup d'Etat de Pinochet, il refusa de se raser jusqu'à ce que le tyran soit mis à la porte. Il allait mourir deux mois après le référendum qui renversa ce gouvernement. Elu président en 1989, Patricio Alwyn vint lui rendre visite dans son couvent. Il avait une très simple requête : « Je vous en prie Don Clota, priez pour moi. »

J. R.

L'objection de conscience en Israël

• • • Martin Smedjeback, Sauges (NE) Secrétaire chargé de la non-violence à l'Association suédoise de réconciliation

Ces dernières années, en Israël, le mouvement d'objection de conscience s'est rapidement étendu.2 La société israélienne accepte mieux le refus de servir dans les territoires occupés de la part de ceux que l'on appelle les refuzniks. Selon l'avis très optimiste d'Arik Diamant, ancien parachutiste et directeur de l'action Le courage de refuser, le mouvement pourrait permettre d'aboutir à ce que beaucoup considèrent comme impensable. « Nous recevons des signaux très positifs, dit-il, nous nous donnons cing ans pour mettre un terme à l'occupation. »

Dès la création de l'Etat d'Israël en 1948, l'armée a joué un rôle majeur dans la société israélienne. Parmi les politiciens les plus marquants du pays, beaucoup y ont fait carrière. L'armée emploie des dizaines de milliers de personnes et la plupart des citoyens ont accompli deux ou trois ans de service militaire, sans compter de nombreuses années comme réservistes.

- 1 Ce programme, lancé en août 2002, est coordonné par le Conseil œcuménique des Eglises (http://www.eappi.org). Les accompagnateurs œcuméniques surveillent et signalent les violations des droits de la personne et du droit international humanitaire, et soutiennent les actions de résistance non violente aux côtés de pacifistes palestiniens, chrétiens et musulmans, ainsi que de pacifistes israéliens.
- 2 Pour des renseignements complémentaires sur ce mouvement d'objection de conscience: http://www.refusersolidarity.net.

« Dans les années 80, les objecteurs de conscience passaient pour des traîtres, tout le monde nous méprisait », déclare Eval Hareuveni, objecteur lui-même et membre actif de l'organisation Yesh Gvul, un mouvement d'objection dont le nom signifie en hébreu : « Il y a une limite. » « Aujourd'hui, des scientifiques, des pilotes et membres de troupes spéciales refusent d'accomplir le service militaire. Ne pas servir dans les territoires occupés est même considéré comme respectable. » Selon de récents sondages, 25 % de la population juive adulte estiment qu'un soldat a le droit de refuser de servir dans les territoires occupés. Parmi les adolescents, la proportion est de 43 %. « L'idée fait son chemin, dit Arik Diamant, nous recevons un feed-back très favora-

Un choc pour l'armée

ble. »

Il y a toujours eu en Israël des objecteurs de conscience, mais ils étaient très peu nombreux et dispersés. Dès que la querre du Liban a commencé, en 1982, davantage de gens ont remis en question les pratiques de l'armée. Par la controverse qu'elle a suscitée à l'arrière, cette guerre a été comparée à l'intervention américaine au Vietnam. Les lourdes pertes ont déclenché un débat acharné dans les médias et parmi les civils. La guerre continuant, cerMartin Smedjeback a travaillé iusqu'à fin 2004 à Jérusalem. dans le cadre du programme d'accompaanement æcuménique en Palestine et Israël (EAPPI).1 Dans un article publié le 21 mars par le Conseil œcuménique des Ealises et reproduit ici, il se demande si l'objection de conscience, un phénomène en pleine expansion en Israël. quoique récent, pourra mettre fin à l'occupation.

tains réservistes se sont organisés, déclarant collectivement qu'ils refuseraient, pour des raisons politiques, de servir au Liban.

« L'armée était sous le choc, se souvient Eyal Hareuveni. C'était la première fois qu'on refusait de servir pour des raisons politiques. » Elle a réagi en faisant incarcérer les objecteurs, mais cette tactique n'a pas arrêté le mouvement. Quelque 3000 soldats ont signé une pétition où ils annonçaient leur refus de servir au Liban. En 1985, l'armée a cessé d'y envoyer des réservistes, craignant de nourrir le mouvement et de susciter un soulèvement dans ses rangs. Yesh Gvul était né.

La première Intifada, qui a commencé en 1987, a provoqué une nouvelle vague d'objections et la deuxième s'est accompagnée d'un foisonnement de nouvelles organisations d'objecteurs. Un premier mouvement pour les conscrits - nouvelles recrues engagées par l'armée à la fin des études secondaires - a commencé en 2001. Ses fondateurs. âgés de 18 ans, l'ont appelé Shministim, qui signifie «école secondaire ». Ils ont ensemble écrit une lettre au Premier ministre Ariel Sharon, déclarant qu'ils « refusent de participer aux actes d'oppression à l'encontre du peuple palestinien, actes qu'il conviendrait de qualifier de terroristes ». A ce jour, la lettre a été signée par plus de 300 conscrits potentiels. Nombre d'entre eux ont fait de la prison pour avoir refusé le recrutement et cinq ont été récemment condamnés à un an d'emprisonnement, peine la plus longue jamais infligée en Israël pour ce type d'acte.

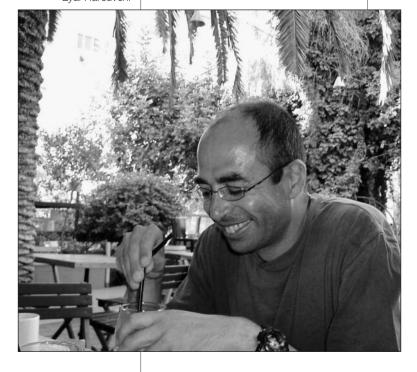
Le courage de refuser

En 2002, 50 officiers et soldats ont signé une « lettre des combattants ». Les signataires s'y engagent à ne plus conti-

> nuer à combattre au-delà des frontières de 1967 pour dominer. expulser, affamer et humilier tout un peuple. Dans la même lettre, ils déclarent croire encore au rêve sioniste et se disent désireux de continuer à servir dans l'armée. en toute occasion qui sert la défense de l'Etat israélien. La lettre marque les débuts du mouvement Le courage de refuser qui, aujourd'hui, compte 623 soldats ayant refusé de servir dans les territoires occupés.

L'épisode le plus étonnant dans le mouvement des refuzniks aura peut-être été une lettre écrite en 2003 par certains pilotes des forces aériennes israéliennes. Ils y déclaraient qu'ils refuseraient de participer aux attaques visant des objectifs civils et que l'occupation actuelle corrompait toute

Eyal Hareuveni



la société israélienne. Les pilotes militaires sont généralement considérés comme les plus grands héros nationaux.

Arik Diamant semble persuadé que la méthode non-violente de résistance politique - qui consiste, en l'occurrence, à ne pas coopérer à l'occupation - est la plus efficace pour mettre fin à l'occupation. « Il est totalement inutile de manifester... et on ne peut pas vraiment manifester dans les territoires occupés, dit-il. J'ai essayé des dizaines de fois. Une fois, j'ai tenté de le faire dans une colonie de peuplement qui s'agrandissait et on nous en a refusé l'accès. Dès l'instant où vous traversez la Ligne verte, il n'y a plus du tout de démocratie. Le seul moven de lutte efficace consiste à refuser de s'engager dans l'armée - et ça marche. » D'après lui, il faudra cinq ans pour mettre fin à l'occupation.

Une minorité

D'autres membres de mouvements en faveur de l'objection et de la paix ne sont pas aussi optimistes. Hareuveni constate une évolution favorable de la mentalité israélienne, mais souligne que le mouvement pacifiste est encore assez restreint. « Dans le mouvement radical pour la paix, nous sommes quelques milliers de membres. C'est une petite minorité. »

A ce jour, 1362 soldats ont officiellement refusé de servir d'une façon ou d'une autre - nombre infime par rapport aux millions d'Israéliens qui ont servi dans les forces armées. Certes, beaucoup d'autres, plutôt que de risquer l'opprobre en devenant objecteurs, se libèrent du service, soit dans les territoires occupés, soit complètement, en trouvant un moyen de se faire déclarer inaptes. En général, l'armée accepte cela pour ne pas voir augmenter le nombre d'objecteurs et devoir admettre que ce mouvement existe.

Arik Diamant observe une nette évolution dans la mentalité du simple soldat : « Nombre de mes camarades dans l'armée disent qu'ils ne savent pas s'ils auront le courage d'objecter et d'aller en prison pour cela, mais ils ne retourneront pas dans les territoires occupés. Les gens servent par crainte mais tout commence à s'effondrer. »

M. Sm.

RENCONTRES INTERNATIONALES DE GENEVE 2005

du 26 septembre au 1er octobre

Le futur de l'autorité (cycle de conférences publiques et gratuites)

Uni Dufour, auditoire Jean-Piaget rue Général-Dufour 24, Genève

Renseignements:
Rencontres Internationales
de Genève

41 (0) 22 311 66 65
secretariat@rencontres-int-geneve.ch
www. rencontres-int.geneve.ch

Financer le développement

C'est possible!

• • Jean-Claude Huot. Lausanne Secrétaire permanent à la Déclaration de Berne

L'évaluation intermédiaire des obiectifs du Millénaire des Nations Unies aura lieu en cette mi-septembre, dans le cadre de l'Assemblée générale de l'ONU à New York. Décidés en 2000, ces objectifs prévoient la réduction de moitié de la grande pauvreté d'ici 2015. Un beau projet, mais comment le financer? Présentation des propositions en cours. « En 2000, 191 pays se sont engagés à réduire la pauvreté de moitié. En 2005, toutes les trois secondes, un enfant meurt à cause de l'extrême pauvreté, » Ce rappel dramatique introduisait l'appel à la mobilisation diffusé par Attac France en juin dernier. Le mouvement invitait à manifester dans le cadre de l'Action mondiale contre la pauvreté, menée par des milliers d'organisations à travers le monde.1

Les chefs d'Etat et de gouvernement s'étaient engagés en 2000, lors du sommet du Millénaire des Nations Unies, à réduire de moitié la grande pauvreté jusqu'en 2015 et à s'attaquer aux grands problèmes du développement, comme l'accès à la formation. l'égalité des sexes ou le développement durable. Ces objectifs étaient accompagnés d'indicateurs permettant de mesurer les progrès réalisés. Or l'état des lieux est décevant.2 Kofi Annan, le secrétaire général des Nations Unies, l'a écrit dans un rapport publié en mars dernier: « Si les tendances actuelles se maintiennent, de nombreux pavs parmi les plus pauvres risquent de ne pas en atteindre beaucoup (de ces objectifs). »3 La Banque mondiale et le FMI ont fait le même diagnostic en soulignant le retard pris par l'Afrique.4

Pourtant les moyens nécessaires ne sont pas hors de portée. Ils ont même été chiffrés : l'aide publique au développement, qui se montait à 69 milliards de dollars en 2003, devrait atteindre au minimum 195 milliards en 2015. Ce montant correspondrait alors à 0.56 % du produit national brut (PNB) des pays riches.

Pouvoirs publics affaiblis

La difficulté à atteindre ce niveau d'aide est due, en partie, à un manque de volonté politique. Certains pays parviennent très bien à attribuer 0,7 % de leur PNB à l'aide au développement. D'autres non, à l'exemple de la Suisse. Mais le problème principal réside dans la stagnation des recettes fiscales.

Une pression très forte existe pour baisser les impôts. Cette pression est alimentée par la concurrence fiscale internatio-

La prochaine mobilisation de cette nature est planifiée le 10 septembre. Voir www. swisscoalition.ch.

Cf. la récente brochure de la **Déclaration de** Berne, Le monde à l'envers (www.ladb.ch).

^{3 •} Objectifs du Millénaire pour le développement, rapport 2005, ONU 2005, p. 3.

^{4 •} FMI Bulletin. Rapport de suivi mondial 2005. La réalisation des OMD reste une gageure, p. 110.

nale. Grâce à la libéralisation des marchés financiers, les capitaux peuvent facilement se déplacer vers les pays où la pression fiscale est moindre. D'après le Réseau international pour la justice fiscale, l'évasion fiscale correspondant aux placements financiers effectués par les riches fortunes de la planète dans des places offshore pourrait dépasser les 250 milliards de dollars.

Cette évolution érode peu à peu la souveraineté des Etats. Liées à un territoire, les autorités publiques ne peuvent que difficilement imposer des contraintes sur des capitaux mobiles. Comme le disait brutalement le ministre des Affaires étrangères allemand : « Nous ne pouvons pas faire de la politique contre les marchés financiers. »⁶

La démocratie s'en trouve également fragilisée. Car si les autorités élues ne peuvent plus contraindre les capitaux à rester à l'intérieur d'un pays, ni les imposer de manière souveraine, les choix de société des électeurs sont du même coup considérablement réduits.

La pression est d'autant plus grande que les Etats sont faibles. C'est souvent le cas dans les pays en développement qui, sous la pression du FMI et des négociations de l'OMC, doivent libéraliser leur économie, même s'ils sortent d'une guerre civile et cherchent à bâtir la démocratie. Ils perdent alors des revenus liés aux taxes douanières (souvent leur plus grande ressource fiscale).

Des taxes internationales

Comme les Etats, limités par leurs frontières, ne peuvent réunir individuellement les ressources nécessaires au développement, ils sont contraints de collaborer entre eux. Une des pistes explorées actuellement consiste en la levée de taxes internationales. Les principales propositions s'articulent autour de deux axes : des taxes sur les transactions monétaires d'une part, des taxes environnementales d'autre part.

La taxe sur les transactions monétaires a été popularisée dès 1998 par des mouvements comme Attac. On connaît la « taxe Tobin », du nom du Prix Nobel d'économie qui l'a conçue en 1978. Les transactions monétaires, estimées à 1900 milliards de dollars par jour, sont en grande partie (près de 80 %) de nature spéculative. Seulement 3 % d'entre elles sont liées à des activités commerciales ou à des investissements. Quant aux transactions visant à protéger les activités économiques des fluctuations des taux de change, elles sont de l'ordre de 20 %. Taxées à seulement 0,1 %, les transactions monétaires rapporteraient environ 250 milliards de dollars.

Une variante de cette taxe est maintenant proposée à l'échelle européenne. Elle a la particularité de présenter une variation en fonction des fluctuations des taux de change : quand celles-ci deviendraient trop grandes, la taxe augmenterait automatiquement afin de freiner la spéculation.

La planète financière étant divisée en trois zones temporelles (Amériques, Europe, Extrême-Orient), même si son introduction restait limitée à l'une de ces zones, elle aurait un impact important. Il n'est en effet guère envisageable que les marchés financiers s'arrêtent de fonctionner pendant quelques heures par

^{5 •} www.taxjustice.net (voir sous articles).

^{6 •} Interview donnée à la Frankfurter Rundschau, 30 septembre 2003. Cité par Peter Wahl, International taxation. Regulating Globalisation -Financing Development, Weed, Berlin 2005.

jour. Mais en ce qui concerne l'Europe, il est très important que le Royaume-Uni et la Suisse y participent.

Les taxes environnementales permettraient de gagner sur deux tableaux : elles inciteraient à économiser le carburant ou le combustible (un effet positif sur l'environnement est donc attendu) et les sommes récoltées fianceraient des objectifs de développement.

Actuellement les taxes environnementales sont à l'ordre du jour dans tous les pays riches en relation avec l'application du protocole de Kyoto. Une taxe internationale de 0.01 euro par litre sur les carburants et les combustibles rapporterait quelque 100 milliards d'euros par année. Une taxe plus spécifique sur le kérosène est également discutée. Elle aurait l'avantage de combler une lacune du protocole de Kyoto. Celui-ci exclut le transport aérien de son champ d'application. Par ailleurs, les conventions bilatérales passées entre Etats sur le trafic aérien exonèrent de toute taxe le carburant des

L'Union européenne envisage plus précisément une taxe sur les billets d'avion. Mais sa proposition reste non contraignante. Chaque Etat serait libre de l'introduire ou non, de la rendre obligatoire ou pas. Si ce projet devait rester pareillement facultatif, il perdrait en efficacité. Les chances de voir apparaître rapidement une taxe internationale restent toutefois limitées. Les Etats-Unis les refusent. en bloc. La Suisse fait de même. Néanmoins, des tentatives sérieuses existent. Le président Chirac a commandé un rapport sur l'ensemble des taxes possibles.7 La France et l'Allemagne plaident pour une taxe sur les billets d'avion. Ces deux pays, associés à l'Espagne, au Chili et au Brésil, proposent également une taxe sur les transactions monétaires et une autre sur le commerce des armes.8 Le Parlement belge est allé encore plus loin. Il a promulaué une loi détaillée demandant l'introduction d'une taxe sur les transactions monétaires. Ces idées sont soutenues par le secrétaire général des Nations Unies. Même le FMI et la Banque mondiale ont étudié leur faisabilité

Le bien commun universel

L'Eglise catholique le souligne depuis le concile Vatican II: le bien commun ne peut plus se concevoir à l'échelle d'un pays. Il concerne l'ensemble de la famille humaine, comme le dit la constitution apostolique Gaudium et Spes. Si les pères conciliaires sont arrivés à cette conclusion au milieu des années 1960 déjà, c'est qu'ils estimaient qu'une coopération internationale plus poussée était nécessaire pour contrer l'écart grandissant entre les plus riches et les plus pauvres

Wall-street



Groupe de travail présidé par Jean-Pierre Landau, Les nouvelles contributions financières internationales, Rapport Landau, La documentation française, septembre 2004.

^{8 •} Action against Hunger and Poverty, Report of the technical group on innovative financing mechanisms (Lula Report), septembre 20Ŏ4.

(GS 9.2 et 85.1). Dans son encyclique Populorum Progressio (44), Paul VI relevait à la même époque que la question sociale était devenue mondiale et demandait qu'on y réponde par un devoir de solidarité, de justice sociale et de charité universelle. Aux yeux de l'Eglise, il y a donc longtemps qu'il n'existe qu'une seule économie, coextensive à l'humanité, et qu'une seule question sociale, elle aussi de dimension mondiale.9

Aujourd'hui les taxes internationales envisagées peuvent constituer un outil efficace pour affronter enfin cette question sociale à l'échelle qui est la sienne : l'échelle mondiale. Mais pour cela, un certain nombre de conditions doivent être remplies.

Une taxe internationale doit éviter les distorsions de la concurrence entre les acteurs du marché considéré. C'est pourquoi les taxes envisagées doivent être introduites dans une zone géographique suffisamment étendue et être difficilement contournées. Ainsi une taxe sur les billets d'avion devrait au moins être appliquée dans toute l'UE.

Les taxes internationales doivent avoir un effet incitatif afin de préserver des biens communs, comme l'environnement ou la stabilité financière. La taxe sur le kérosène répond à ce critère, de même que la taxe sur les transactions monétaires, en particulier le modèle européen qui module le taux de la taxe en fonction des fluctuations des cours. Un équilibre est ici à trouver entre le souci de recueillir des recettes et celui de dissuader d'adopter des comportements nocifs.

Des programmes de scolarisation et d'alphabétisation ou de vaccination seraient typiquement des bénéficiaires potentiels des ressources générées par les taxes internationales. L'opinion publique reconnaîtrait facilement la nécessité de ces dépenses, et leur gestion par les organisations spécialisées du système des Nations Unies (UNICEF, OMS) constituerait une garantie supplémentaire.

Renforcer le politique

L'impôt est un attribut de la souveraineté du prince. Or. nous l'avons vu. l'Etat. darant des solutions apportées à la question sociale sur le plan national, n'est plus à même d'agir avec la même efficacité sur le plan mondial. L'introduction de taxes internationales permettrait de palier en partie à cette difficulté. Les pouvoirs publics, cette fois-ci au niveau mondial. retrouveraient une capacité d'influencer le cours de la mondialisation. Ils interviendraient directement pour redistribuer les richesses à l'échelle globale et inciter à des comportements plus respectueux du bien commun.

Reste à veiller à ce que le débat en cours aboutisse à des résultats équitables. Telle est la mission de la société civile planétaire.

J.-Cl. H.

L'usage des recettes des taxes internationales est à régler de manière précise car leur légitimité ne dépend pas, comme dans le cadre national, de la sanction démocratique des autorités qui prennent les décisions. Les objectifs du Millénaire constituent, depuis leur approbation en 2000, un cadre de référence pertinent, mais il faut être encore plus précis.

^{9 •} Voir Jean-Yves Calvez, L'économique, l'homme, la société. L'enseignement social de l'Eglise, Desclée de Brouwer 1989, p. 279.

Le principe de contradiction

• • • Guy-Th. Bedouelle o.p., Fribourg

La pensée occidentale, marquée par la raison, fonctionne sur le principe de noncontradiction. Il y a donc un certain nombre de gens de par le monde estimant que, si une chose est réputée vraie, son contraire doit être tenu pour faux. Certes, les poètes, et les artistes en général, nous ont appris à être plus prudents, ou plus modestes. Mais on nous a aussi enseigné que l'Orient ne fonctionne pas sur ce registre, et deux films récents nous le rappellent.

Le Coréen Kim Ki-Duk s'est fait connaître l'année dernière par Printemps, été, automne, hiver... et printemps. Clairement bâti sur l'éternel retour des saisons, du temps et des générations qui se succèdent, cette histoire d'un ieune moine. isolé avec son maître bouddhiste dans un temple que porte une île, puis confronté aux dangers du monde, a plus convaincu par la stupéfiante beauté de ses images que par son message, pour peu qu'on puisse le déchiffrer.

Les locataires. de Kim Ki-Duk

Avec Les locataires, il n'y a pas de concession à l'esthétisme, mais nous sommes entraînés dans une aventure ingénieusement racontée, que semble dicter le principe extrême-oriental de contradiction, si on peut s'exprimer ainsi. Un jeune homme arrive, apparemment sans difficulté, à pénétrer dans toutes sortes d'appartements et de maisons de la banlieue de Séoul. Pour repérer s'ils sont vides, il lui suffit de déposer quelques tracts dans les boîtes aux lettres et de revenir deux jours après pour voir s'ils ont été enlevés. Mais ce garçon n'est pas un vulgaire cambrioleur puisqu'il ne dérobe rien. Il se contente de s'installer comme chez lui, ne se servant dans le réfrigérateur que pour satisfaire une petite faim. A chaque fois, il trouve à faire un travail de réparation, mettant son indéniable génie de bricoleur et même son obsession de la propreté, au service des propriétaires absents. On s'apercoit très vite qu'il exécute un véritable rituel, entièrement en silence, même s'il ne s'interdit pas de mettre un peu de musique avant de s'endormir dans le lit de la chambre principale...

C'est au cours d'une de ces explorations dans une grande maison qu'il croit vide, qu'il rencontre une jeune femme, mutique plutôt que muette. Nous comprendrons avec notre anti-héros pourquoi elle s'est réfugiée dans ce silence : elle veut échapper à la tyrannie de son mari qui la fait sans cesse passer d'une odieuse violence à des déclarations d'amour enflammées. Sans un mot, elle décide d'accompagner le jeune homme dans ses intrusions aussi raffinées qu'illégales. Bien sûr, ils vont finir par être découverts. Elle sera rendue à son mari et lui jeté en prison où, grâce à sa souplesse d'acrobate, il va se faire une spécialité de se rendre invisible. Ni vu ni entendu, il obtient d'être relâché et retrouve la jeune femme.

Pour raconter cette plaisante histoire, le film joue sans cesse sur la coïncidence des contraires. Le visible devient invisible par l'aptitude du jeune homme à se mouvoir dans les lieux et à s'en échapper. Le silence remplace éloquemment la parole et la seule qui s'échappe de la bouche de la jeune femme : « Je t'aime » - que son mari prend enfin pour lui - est destinée au garçon qui se cache derrière cet homme qui, de son côté, manifeste presque en même temps haine et amour, sans y voir de contradiction

La sphère privée, celle de l'appartement, dont tous les aménagements, de la salle de bains à la chambre à coucher, révèlent l'intimité, devient un espace public en quelque sorte par l'intrusion du héros. Il y a aussi le golf, qu'on tient pour une activité pacifique, dont les cannes peuvent devenir une terrible arme offensive. Mais il n'y a pas de retournement car les choses sont à la fois ce qu'elles sont et leur contraire, dans une œuvre qui exclut la psychologie pour faire place à la coexistence de ce que nous avons appris à séparer.

La cuisine chinoise, disons asiatique, excelle à faire se mêler l'aigre et le doux, le salé et le sucré. Il en va de même pour le film de Jia Shang-ke, dont le titre est anglais: The World. Il désigne un quartier de Pékin où l'on a reproduit à une échelle réduite, mais pas trop, les monuments, sinon les plus importants du monde, du moins les plus connus. On peut ainsi, en une après-midi, passer de la tour Eiffel au Tāj Mahal, du Big Ben à la tour de Pise, s'y faire photographier et se divertir dans les spectacles chargés de recréer l'ambiance supposée des divers lieux. Cette mondialisation à bon marché, destinée à remplacer les vrais voyages, donne du travail à un certain nombre d'employés, artistes, techniciens, vigiles, dont la plupart ont récemment quitté la campagne pour travailler dans la capitale de la Chine. Le réalisateur s'intéresse à eux. ceux qu'on voit sans voir, les déracinés avec leurs problèmes de relations professionnelles, sentimentales ou familiales. Un monde précaire, difficile, heurté et douloureux, que le rythme compliqué et même chaotique du langage cinématographique arrive à rendre.

La scène d'ouverture, simple et saisissante, est emblématique : la danseuse Tao, protagoniste du film, parcourt les coulisses de l'endroit où se déroule le spectacle pour les touristes, en hurlant à tue-tête qu'elle a besoin d'un pansement. Personne n'y prête attention, jusqu'au moment où une voix anonyme l'appelle pour le lui donner. Il faut en quelque sorte s'imposer, résister, insister, ne jamais se décourager pour pouvoir se débrouiller dans cette société qui, bien sûr, est une image de la nouvelle Chine. Là aussi, mais dans une vision plus sociale et politique que dans le film coréen, se profile la coexistence d'un régime totalitaire aux mots d'ordre marxistes, et d'un capitalisme au moins aussi sauvage qu'ailleurs. ce qui n'est probablement un paradoxe et une contradiction que pour une mentalité occidentale.

Ce film vaut par son génie désordonné, avec son rythme effréné d'où surgissent des moments de grâce et de paix. Tao n'a qu'une seule amie, une danseuse russe, avec laquelle elle ne peut parler puisque chacune ne comprend pas la langue de l'autre. Et pourtant elles communiquent sur l'essentiel, sur la solitude et sur la solidarité. Contradiction encore une fois ? Mais ici, au-delà de l'Orient et de l'Occident, c'est le langage universel du cinéma qui sait nous la transmettre et nous y faire consentir.

G.-Th. B.

The World, de Jia Shang-ke

Les filles de Macbeth

• • • Gérard Joulié. Lausanne

Pour bien s'occuper de littérature. l'écrire. la lire, il faut avoir quitté le monde (Flaubert. Proust, etc.) ou n'v être iamais entré. Il faut une disponibilité entière, une attention, une oisiveté totales. Ainsi les sœurs Brontë vivant à l'écart de tout, dans une lande désolée, avaient pour seuls livres, distractions, compagnons la Bible et Les mille et une nuits. Un jour leur père leur amène un romanichel, et c'est la visitation de l'ange, de Caïn, de Lucifer, c'est lord Byron réincarné.

Si le XVIIIe fut le siècle des salons, de la conversation polie et des débats philosophiques, le XIX^e fut celui des géants, des dieux et de l'incarnation romanesque. Verdi, Wagner, Hugo, Beethoven, Berlioz, Balzac, Dickens, Hardy, Tolstoï, Dostoïevski ont bâti un monde surhumain, peutêtre un monde de crépuscule des dieux. Les sœurs Brontë appartiennent elles aussi à cette race héroïque de géants et de dieux.

Qu'est-ce qu'un grand roman? C'est des grands sentiments et des personnages cernés au crayon gras et qui sont grands parce qu'ils éprouvent de grands et terribles sentiments et qui s'imposent à nous et nous entrent dans la tête et dans le cœur pour ne plus jamais en sortir. Tels sont les personnages décrits sur la lande d'Egdon par les sœurs Brontë, la première, Emily, la plus géniale, qui termine son roman sur un mot de refus et de rébellion luciférienne, et la seconde, Charlotte, sur une réconciliation. Là encore l'Enfer ne peut être plus proche ni plus éloigné du Ciel.

Elles étaient trois sœurs et un frère, qui vivaient tous les quatre avec leur père, pasteur dans un coin reculé du Yorkshire au début du XIXº siècle, quand l'industrie n'avait pas encore commencé sa révolution et que la lande, elle, avait gardé sa sauvagerie primitive. En ce temps-là les hommes développaient des sentiments d'une force et d'une intensité dont on a aujourd'hui perdu la notion.

Au cœur du roman, l'âme

Il y a comme cela des tribus, des fratries: Blaise et Jacqueline Pascal, Isabelle et Arthur Rimbaud, Isabelle et Alain Fournier, Maurice et Eugénie de Guérin, Renan et sa sœur Henriette, les frères Cowper-Powys, mais la plus célèbre de toutes fut peut-être celle des Brontë.

Il y a ces fratries et il y a le roman. Un roman, c'est une histoire faite pour passer le temps. Mais la première histoire, la plus intéressante de toutes, pour nous autres chrétiens, ne sont-ce pas les Evangiles qui nous la racontent, avec des bons et des méchants pour émouvoir le cœur humain et le faire trembler, car il ne vit que lorsqu'il tremble. Et pour le faire trembler, il faut respecter les règles du genre romanesque et ménager le suspense.

Sans histoire, sans roman, la vie est dénuée de sens, privée de sel, et la pâte ne peut lever. Mais pour qu'une histoire nous captive, il faut que soit mis en jeu ce que chaque être possède de plus précieux : son âme immortelle. Aussi la seule histoire vraiment intéressante est-elle celle du salut ou de la perte de cette âme. Or

c'est au fond là le sujet que traitent tous les grands romans, qu'ils s'inscrivent dans une tradition théologique catholique, comme ceux d'un Bernanos ou d'un Graham Greene, ou qu'ils appartiennent au courant puritain luciférien anglo-saxon, comme pour les Brontë.

Quand on ne croit plus à l'existence de l'âme et donc à celle de Dieu, il n'y a plus de drames possibles. Généralement, le drame chez les grands romanciers du XIX^e siècle se fonde sur le péché, que l'auteur le conçoive ou non en termes de théologie. Notre salut est un drame qui se joue avec le Démon, qui n'est pas simplement le mal abstrait, général, qu'un théologien pourrait localiser sur la carte de la psyché humaine, mais une intelligence maligne agissant de sa pleine souveraineté et qui se fiche de notre psychologie.

La pureté du Mal

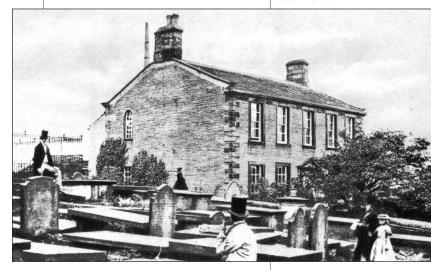
Lorsque nos étions enfants, nous avions de longues vacances et de longs loisirs. La télévision n'existait pas ni les jeux vidéo ni même le sport. Nous n'en avions pas besoin. Mais la campagne s'ouvrait à

nous, une campagne presque inchangée depuis les temps d'Homère et que troublait à peine au milieu du chant des cigales le ronflement lointain d'un moteur de voiture. Chaque jour de vacances était un jour de lecture et nous dévorions un roman avec l'appétit vorace de l'ogre du Petit Poucet à qui il fallait pour chacun de ses repas la chair rose d'un petit enfant. Notre appétit est resté intact même si au cours de nos mastications nous avons perdu quelques dents. J'ai lu Les Hauts de Hurlevent à quinze ans. Les habitants de ce haut lieu, l'un

des plus sombres de la littérature anglaise, qu'ils sont demeurés vivants en moi! Heathcliff, le forcené, les domine de très haut. Mais à ses côtés, éclairée d'un noir éclat, j'aperçois l'amère et indomptable jeune fille qui l'a conçu et qui ne pouvait pas ne pas porter en elle ce feu infernal qui dévore tous les habitants de Wurthering Heights, puisqu'elle vécut sa courte vie - elle mourut de phtisie à vingt ans - dans ce presbytère du Yorkshire dont les fenêtres ouvraient sur le cimetière. Et par-delà les tombes s'étendait la lande elle-même ou sa parente, où les sorcières avaient autrefois convoqué Macbeth et où Emily allait errer sans fin, suivie de ses chiennes, dès qu'elle pouvait se dérober aux soins du ménage, tandis qu'à l'auberge s'enivrait tristement Branwell, le frère débauché, la brebis galeuse de la famille.

Pourquoi donc ce monde de Haworth est-il si frénétique et si sombre ? On entrevoit tout ce qui a pu nourrir très tôt chez ses habitants cette imagination romanesque du Mal. Le sang celtique qui arrosait leurs veines, le libre accès à une bibliothèque où Shakespeare, Bunyan,

Le presbytère d'Haworth au temps des Brontë



Milton, Scott, Byron et Les Mille et une nuits côtoyaient la Bible et les livres de dévotion, une religion marquée par le calvinisme et qui dénonçait le Malin comme l'erreur de chaque instant, jamais vaincu, l'acharnement d'un frère à se détruire. les faits divers anciens et légendaires d'une région restée étrangement farouche et isolée, développèrent chez ces enfants, et notamment chez Emily, une pureté du Mal et une vérité de l'enfance opposées aux raisons dérisoires et aux lâchetés hypocrites des adultes, comme il y a une pureté et comme une nécessité du Mal face aux interdits du Bien et nourris par eux. Emily n'a-t-elle pas crée Heathcliff le forcené à l'image d'un maître pour qui elle eût tremblé d'amour.

Non que le mal ne reste aux yeux d'Emily le Mal; non qu'il ne porte en lui le germe de son expiation, non que dans ses personnages elle n'en soit bien davantage la captive et la victime que la complice et l'instrument. Mais peu importe qui l'impose ou qui le souffre, elle le vit en tous cas avec une impatience avide comme pour l'épuiser dans la mort vers laquelle elle court.

Les personnages d'Emily sortent de ses visions à moitié vraies et ils participent de ce refus virginal, angélique, luciférien donc, d'accepter la vie réelle et quotidienne. Ils sont littéralement issus du mariage du Ciel et de l'Enfer. Le mal a chez eux quelque chose d'innocent et de droit comme la tige d'un lys. Ils pourraient reprendre à leur compte cette parole de Thérèse d'Avila : « L'amour est dur et inflexible comme l'enfer. » A ce compte là, oui, on peut dire que Dieu est Amour. C'est pourquoi la pitié n'intervient nullement dans la tragédie frénétique de ces destinées. Ce qui éclate au contraire, c'est la notion d'irresponsabilité, de prédestination et d'innocence dans le Mal. De même que le Ciel et l'Enfer se marient dans le poème de Blake, l'innocence et la culpabilité se rejoignent dans le roman d'Emily Brontë dans l'absence de responsabilité. On est là bien entendu aux antipodes de l'esprit moderne, qui est lui aussi sans doute satanique mais d'une toute autre manière !

Des nuits tendues

Où voyez-vous que ces jeunes vierges n'aient jamais souri une seule fois en écrivant leurs romans, souri de la joie d'exister et de produire ? Imaginez ce que pouvaient être à cette époque les longues nuits d'automne et d'hiver au presbytère de Haworth, lorsque les trois sœurs avaient fini leurs travaux de couture et s'installaient au salon. Leur père se couchait tôt. Elles travaillent à son insu et chacune accomplissait la tâche qu'elle s'était fixée, mais dans quelle inquiétude et quelle tension d'esprit!

Branwell couchait dans la même chambre que son père, et tous les soirs il menaçait de le tuer. Quel sens prenait alors pour les ieunes filles le moindre bruit insolite dans la maison, les pas qu'elles entendaient au-dessus de leurs têtes ? Et quels regards devaient-elles échanger lorsque la voix furieuse de leur frère résonnait dans le silence ! Le vent. à Haworth. souffle avec une violence extrême. La nuit, il vous force à écouter le bruit étrange de son cri lugubre où l'on croit reconnaître des appels désespérés de voix humaines. Contre la mélancolie et peut-être la terreur qui vous assiège alors, il n'est pas de remède efficace, si ce n'est un total abandon à la volonté du Très-Haut, du Très-Loin et du Tout-Puissant.

On trouvera de l'autre côté de la Manche chez notre Barbey d'Aurevilly un cadre, un climat et une thématique très voisines de celles des Brontë, mais tout cela dans l'étau de fer des dogmes et des disciplines catholiques.

Nées dans un univers strictement et rigoureusement catholique et romain, ces jeunes vierges eussent peut-être écrit des histoires assez semblables à celles de Pierre Jean Jouve. où l'on voit des jeunes femmes, au sortir des bras d'un amant, se rendre à l'église pour y regarder souffrir sur de vieux retables des martvrs. avant de tuer leur amant et d'épouser le Christ, les voluptés de la chair et les tourments des damnés toujours présents aux yeux. Mais ces plaisirs du paradis là, nés de la volupté, n'étaient pas faits pour les âmes rudes et querrières des filles Brontë.

Emily et Charlotte avaient, sur la lande battue des vents, rendez-vous non pas avec des amants, mais avec des voyants, avec les esprits indomptables des morts et des âmes telles qu'en eurent Caïn, Lara ou le Lucifer de Milton.

Jane Eyre

Je rappellerai à grands traits, pour dire qu'elle s'oppose à celle de Wurthering Heights comme une tragédie de Corneille s'oppose à une tragédie de Racine, l'histoire de Jane Eyre, qui est celle d'une créature solitaire et pauvre en lutte contre l'adversité et contre les impitoyables puissances de l'orgueil et de l'argent. Elle s'éprend, malgré sa position subalterne, d'un homme - figure non moins miltonnienne que celle de Heathcliff - qui découvre sa force d'âme et s'intéresse à elle. Un obstacle imprévu les sépare : elle fuit alors son amour, par pudeur et par fierté. Cette histoire, c'est celle de Charlotte, sauf que son Rochester à elle, ne l'ayant pas rencontré dans la vie réelle, elle dut l'inventer. L'homme qu'elle appelle son maître et qu'elle voit se débattre comme un autre Prométhée enchaîné, Jane souhaite d'abord adoucir sa peine. Ses yeux ne peuvent se détacher de la face mâle et basanée qui la captive, et elle se met à l'aimer pour le quérir d'un mal qu'elle ignore. Mais craignant d'être mise au rang de ses anciennes maîtresses si elle lui cède, elle prend la fuite. Elle pressent que ses scrupules la rendront plus attirante que les complaisances qu'elle aurait pu avoir, et que le mâle qui la poursuit ne retrouverait plus en elle, une fois satisfait, la femme qu'il jugeait unique. Au contraire, si elle échappe à son désir sensuel. Rochester lui demeurera lié par l'âme, c'est-à-dire à jamais. Se sauver n'interdit d'ailleurs pas de revenir, pour peu que la Providence, qui en l'occurrence est un peu femme, s'en mêle. C'est ce qui arrivera.

Alors que Les Hauts de Hurlevent obéissaient aux lois strictes de la tragédie, dans Jane Eyre la vertu trouve sa récompense finale sous les traits d'un époux qu'elle aura préalablement délivré et quéri de son tourment. Et le lecteur est forcé de supposer qu'ils vécurent heureux et eurent quelques enfants.

A la même époque, en Nouvelle Angleterre, une autre vierge, Emily Dickinson, adressait des poèmes au Dieu d'Emily Brontë, au maître dur et sévère des Evangiles, au Dieu jaloux, au Dieu vivant, au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Pascal, et non à celui des philosophes et des théologiens, à ce Dieu qui est à la fois personnage de roman et romancier lui-même.

Un roman, c'est une histoire, une grande histoire et des personnages. Où il n'y a pas d'histoire, où il n'y pas de lutte entre le bien et le mal, il n'v a rien. C'est pourquoi la littérature et le monde moderne sont tellement ennuyeux.

G. J.

■ Monde biblique

William G. Dever Aux origines d'Israël Quand la Bible dit vrai Bayard, Paris 2005, 188 p.

Le sous-titre de la traduction française pourrait induire en erreur le lecteur en le ramenant cinquante ans en arrière, au temps du Und die Bibel hat doch recht. de Werner Keller (parue en 1955 en français sous le titre de La Bible arrachée aux sables). Or les éditions Bavard ont eu parfaitement raison de traduire cette œuvre magistrale, non seulement pour rendre hommage à celui qui reste un des grands de l'archéologie palestinienne et biblique de la deuxième moitié du XX^e siècle, mais surtout pour répondre aux affirmations par trop massives de deux de ses collègues israéliens de la jeune génération, Israël Finkelstein et Neil Asher Silberman. Nous avions ici même présenté leur ouvrage (La Bible dévoilée) qui a suscité chez bon nombre d'amoureux de la Bible des interrogations, voire des doutes. Dever reprend tous les acquis de l'archéologie et de l'histoire du siècle qui vient de se terminer pour tenter de répondre à la question : quelle valeur historique accorder aux récits bibliques?

Avec précision, dans un style enlevé (bravo au traducteur), l'auteur nous montre que souvent histoire et archéologie éclairent les textes difficiles de la Bible. Mais il met bien en garde contre toute projection de notre situation contemporaine. Avec beaucoup de clarté, il se distancie des « minimalistes » qui ne voient dans le texte biblique qu'une pieuse propagande, des « fondamentalistes » qui considèrent les Ecritures comme vérités inattaquables, comme des « conservateurs » qui réfutent les conclusions de l'archéologie moderne en Palestine. Nous sommes ainsi invités à suivre le peuple de la Bible dans son installation en Terre promise, en dégageant, grâce à la précision des données scientifiques, la spécificité du genre littéraire des textes sacrés.

Dever ne cherche pas à s'excuser de la passion qu'il met à intervenir dans le débat. Il conclut par ces lignes stimulantes : « Il y a des faits. Les faits importent. Certains faits ont une importance considérable. La réalité de l'ancien Israël est précisément un de ces faits. Les anciens Israélites étaient un véritable peuple, qui existait à une époque et en un lieu précis et bien réels. L'expérience historique de ce peuple, pour insatisfaisant que soit par ailleurs le portrait que nous en brosse la Bible hébraïque, a encore beaucoup à nous apprendre, que nous sovons Américains. Européens ou Moyen-Orientaux. » A lire, pour mieux relire la Bible!

Jean-Bernard Livio

Eric Denimal Les Grandes Enigmes de la Bible Générales First, Paris 2005, 244 p.

L'auteur s'est fait connaître par sa Bible pour les Nuls. Déjà, il y révélait dans un style journalistique son goût pour les titres accrocheurs, ses tendances fondamentalistes à peine cachées par des simplifications à l'américaine et sa passion pour la Bible et son envie de la faire connaître. Toutes qualités que l'on retrouve dans le présent ouvrage. Il propose, après tant d'autres, quelques réponses à des questions que tout lecteur du texte sacré se pose un jour ou l'autre en confrontant les affirmations bibliques aux données de la science. Par exemple. comment Dieu a-t-il créé l'homme ? a-ton vraiment retrouvé l'arche de Noé sur les flancs du mont Ararat en Turquie de l'Est ? d'où vient le serpent tentateur du récit de la création? le paradis perdu était-il vraiment un jardin idyllique? Et ainsi de suite, le crime fratricide d'Abel, le déluge, les dix plaies d'Egypte, la conquête de la terre promise à l'époque de Josué, la beauté provocante de Bethsabée qui fit fauter ce pauvre roi David ou des démonstrations subtiles pour prouver que la numérologie existait déjà!

On trouve de tout dans les lectures actualisées que Denimal fait du texte biblique : un style allègre, des poncifs de péplum hollywoodien, quelques touches misogynes, une simplification qui fait croire au lecteur que tout peut s'expliquer. Heureusement l'auteur garde en réserve quelques points d'interrogation : « Tous les secrets peuvent-ils être percés ? » prévient la jaquette du livre. Je n'y ai par contre trouvé aucune sollicitation à recevoir le texte sacré comme une Parole qui donne sens à la Vie.

Jean-Bernard Livio

André Paul La Bible avant la Bible

La grande révélation des manuscrits de la mer Morte Cerf. Paris 2005, 270 p.

Attention au titre trompeur! André Paul ne nous « révèle » ici aucun élément nouveau. Rien de sensationnel donc n'attend le lecteur qui a le courage de se lancer dans la lecture difficile de ce livre, mais bien une présentation attentive, rigoureuse et savante de tous les textes de la communauté des Esséniens publiés à ce jour qui peuvent être identifiés comme « bibliques ».

On le sait, cette communauté de religieux iuifs, qui vivaient à l'aube de l'ère chrétienne en marge de Jérusalem pour se tenir prêts à accueillir le Messie, lisait, méditait et commentait les textes de ce qui deviendra dans les siècles suivants la Bible, c'est-à-dire cette bibliothèque de près de 70 livres qui composent ce que les chrétiens appellent, bien improprement du reste, l'Ancien Testament.

L'auteur nous en présente les différents éléments découverts dans les grottes de la région de Qumrân. Travail minutieux, mais résultat ardu. Certes André Paul a pris la précaution dans son introduction de préciser que son travail s'adresse surtout aux professeurs de théologie et aux chercheurs. Mais pourquoi donc donner à ce public très sélect l'impression qu'il est le premier à en avoir fait une analyse sérieuse en langue française, comme s'il ne connaissait aucun de ses collègues francophones ou traduits en français! Sa bibliographie est éloquente à ce suiet : seul Emile Puech trouve suffisamment grâce à ses veux pour être cité, en notes, et encore à propos de publications faites dans des ouvrages en anglais! A laisser donc entre les mains de spécialistes qui ne manqueront pas de louer ce travail et de trouver au passage de quoi alimenter des débats d'interprétation.

Jean-Bernard Livio

Evaristo E. de Miranda, José M. Schorr Malca Sages pharisiens

Réparer une injustice Lethielleux, Paris 2005, 384 p.

Le titre de cet ouvrage en quatre parties reflète exactement le but recherché par ses auteurs, à savoir de faire justice à la sagesse des pharisiens, souvent critiqués dans les Evangiles.

Pour les lecteurs peu au courant de l'histoire du judaïsme de moins 200 à plus 200 après J.C., la première partie présente une réelle source de compréhension de l'action des pharisiens après le retour de Babylone. Ces derniers ont tenté de reprendre en mains l'étude de la Torah et son interprétation dans des « écoles » ouvertes à tous, tout en adaptant ses préceptes aux situations présentes de chacun. Suit une étude de la vie sociale, culturelle et religieuse du milieu juif de cette époque. ainsi que des principes de justice et de charité prônés par les pharisiens. Ensuite une longue série de personnalités phares du « pharisianisme » est évoquée dans de courtes notices bibliographiques et littéraires, avec de nombreuses citations. La dernière partie comporte le Pirké Avot, soit l'éthique codifiée des sages en six chapitres.

Ce gros ouvrage laisse toutefois une impression quelque peu « angélique » car les auteurs se sont contentés de souligner les côtés positifs de la pensée des pharisiens, sans en rapporter les influences réelles sur la population.

Axelle Dos Ghali

Psvchologie

Claude Piron Dieu, mon psv et moi

Saint-Augustin, St-Maurice 2005, 224 p.

Un psy, son ancien patient... et Dieu! Le patient décrit ses voyages de troisième type où il rencontre des êtres immatériels et celui qu'il appelle, faute de mieux, son « copain », incarnation d'un amour éternel et universel. Sa vie en a été transformée. Mais comment partager cette expérience... surtout avec ce psy qui se dit matérialiste et athée et dont la science le porte à tout interpréter en termes d'hallucinations?

Psychologie contre spiritualité ou psychologie et spiritualité en quête de sens ? Un « dieu » fabriqué par l'être humain à l'image de son développement psychologique? Un « dieu » à sortir des peurs, des consolations et de l'espoir quand tout va mal?

Les lecteurs de choisir connaissent bien Claude Piron, psychologue et linguiste, par ses articles pertinents en psychologie. Ce dialoque sur toutes les facettes du mot « dieu » est très intéressant par les questions que tout un chacun se pose ou doit se poser au long de sa vie. Un dialogue est plus vivant qu'une thèse sur le sujet ! Toutefois Dieu est incommunicable sans un acte de foi au-delà de la raison. Et là personne ne peut le faire à la place de l'autre.

Marie-Thérèse Bouchardy

■ Interreligieux

Geneviève Comeau Grâce à l'autre

Le pluralisme religieux une chance pour la foi L'Atelier, Paris 2005, 160 p.

Dieu se donne lui-même. Ce don invite les humains à devenir fils et filles de Dieu, frères et sœurs les uns des autres. Qui veut découvrir le cœur de la foi chrétienne et ce qu'elle propose en regard des autres traditions religieuses aura tout avantage à lire ce petit ouvrage. Clair et accessible, il éclaire l'intelligence du disciple du Christ dans la confusion actuelle qui règne sur le marché du religieux. C'est grâce à l'autre qu'apparaît, dans le respect des différences et la volonté du dialoque, l'originalité de la foi chrétienne.

Dieu se donne lui-même dans son mystère de proximité, nous donnant d'en vivre par son Esprit à la manière de Jésus. Est précisé en quoi l'unicité de Jésus est irréductible et comment, par l'Esprit qui nous donne de devenir fils et filles de Dieu, se constitue une Eglise sacrement du salut.

Refusant l'inflation des typologies qui enferment, le propos de l'auteur insiste sur le cheminement existentiel du croyant. Confronté aux défis du relativisme, de l'inévidence de Dieu et des identités affirmées des autres religions, le lecteur découvre combien la foi chrétienne est adaptée à notre temps. On ressort de ce livre avec l'impression d'avoir des repères fiables et féconds pour s'engager de manière libre et critique sur le chemin du dialogue. Luc Ruedin

Colette Kessler L'éclair de la rencontre

Juifs et chrétiens : ensemble, témoins de Dieu Parole et Silence, Paris 2004, 312 p.

« Je suis juive parce qu'en assumant la foi d'Israël je m'ouvrais aux problèmes et aux souffrances de tous les hommes. » Cette conviction profonde de C. Kessler donne à son travail et à ses écrits une ouverture universelle, enracinée dans une tradition particulière - le judaïsme et son expérience historique.

Depuis une trentaine d'années, elle s'est consacrée au dialogue et au rapprochement judéo-chrétien au sein de diverses associations interconfessionnelles, dans le but de promouvoir la compréhension, le dialogue théologique, l'entente et la coopération entre les communautés religieuses que des malentendus et des conflits tragiques ont trop longtemps séparées et opposées.

Les textes rassemblés ici parlent d'identité juive et du judaïsme vécu dans la proximité des chrétiens. Ils montrent par une réflexion engagée et un témoignage permanent, comment juifs et chrétiens peuvent et doivent être, ensemble, témoins de Dieu dans une époque de doutes et d'incertitudes qui nous apporte chaque jour son lot de contestation, de violence et d'ébranlement religieux.

Sans aucun repli identitaire et dans une ouverture sincère et respectueuse d'autrui, l'auteur nous offre ses regards juifs sur Jésus. Marie et Paul et sur quelques textes néotestamentaires à la lumière du Midrash, ainsi que ses réflexions à propos des principaux documents chrétiens récents sur le judaïsme.

En lisant ces textes, on aperçoit l'identité de sources et la proximité entre judaïsme et christianisme - et on reste avec une question qui exige dialogue et réflexions continuelles : comment se fait-il qu'en se rencontrant, les iuifs et les chrétiens se découvrent à la fois si proches et si différents ?

Stjepan Kusar

Bazzana Kevin. Glenn Gould. Le dernier puritain. Buchet/Chastel, Paris 2005, 698 p.

Bouchex Raymond, La vie en question. Regards sur la bioéthique. Parole et Silence, Paris 2005, 210 p.

Bouchilloux Hélène. Qu'est-ce que le mal? Vrin, Paris 2005, 128 p.

Carrillo Francine. A fleur de visage. Ouverture, Lausanne 2005, 96 p.

Cella-Dezza Ettore, Nonna Adele, suivi de L'épée de Damoclès. D'en bas, Lausanne 2005, 216 p.

Charentenay Pierre de. Un Européen à New York. Bayard, Paris 2005, 384 p.

***Col.. Colloque international Teilhard de Chardin. Paris - Le Caire - 2002. Bâtir, protéger et partager la planète Terre. Editions Jésuites, Le Caire 2005, 404 p. [39968]

***Col., Ecriture 65. Revue Littéraire, Lausanne 2005, 208 p. [33441]

***Col., Entre violence et paix. La voix des religions. Facultés jésuites de Paris, Paris 2005, 160 p. [39961]

***Col., Jean-François Bovard, musicien. Témoignages et photographies. D'en bas, Lausanne 2005, 104 p. [39948]

***Col., Le corps chemin de Dieu. Cerf/Université catholique de Louvain, Paris/Louvain 2005, 222 p. [39964]

***Col., Le péché originel. Heurs et malheurs d'un dogme. Bayard, Paris 2005, 222 p. [39954]

***Col., Passion pour le Christ, passion pour l'humanité. Bayard, Paris 2005, 320 p. [39981]

***Col., Variations sur Dieu. Langages, silences, pratiques. Facultés universitaires Saint-Louis, Bruxelles 2005, 326 p. [39958]

Dahéron Blandine. Va vers mes frères. Paul Roger-Dalbert s.j. Portrait par Blandine Dahéron. Vie chrétienne, Paris 2005, 126 p.

Defois Gérard, Michel Patrick, Cool Michel, L'évêque et le sociologue. Croire à l'aube du XXIe siècle. L'Atelier. Paris 2004, 144 p.

Delétra-Carreras Nuria. L'Abbave de la Maigrauge 1255-2005, 750 ans de vie. Récit. La Sarine, Fribourg 2005, 532 p.

Escudier Richard, Charles de Foucauld. Frère pour tout homme. Parole et Silence. Paris 2005, 122 p.

Fauconnier Bernard, Athée, grâce à Dieu. Desclée de Brouwer, Paris 2005, 154 p.

Franco Gomes Vitor, Le paradoxe du désir de Dieu. Etude sur le rapport de l'homme à Dieu selon Henri de Lubac. Cerf, Paris 2005, 468 p.

Garcia Lopez Felix, Comment lire le Pentateugue. Labor et Fides. Genève 2005, 378 p.

Ghitti Jean-Marc, Pour une éthique parentale. Essai sur la parentalité contemporaine. Cerf, Paris 2005, 236 p.

Godel Vahé, Le Sang du Voyageur. Choix de textes. L'Age d'Homme, Lausanne 2005, 128 p.

Jacques de Saroug, La Fin du Monde. Homélies eschatologiques. Migne, Paris 2005, 220 p.

Kelen Jacqueline, Divine blessure. Albin Michel, Paris 2005, 300 p.

Longet René, La planète - sauvetage en cours. Le développement durable : des accords mondiaux à l'action locale. Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne 2005, 136 p.

Marcovits Paul-Dominique, Maître, explique-nous! Questions des disciples à Jésus. Cerf, Paris 2005, 184 p.

Römer Thomas. Boniour Lovse. L'homosexualité dans le Proche-Orient ancien et la Bible. Labor et Fides, Genève 2005, 124 p.

Rordorf Bernard, Liberté de parole. Esquisses théologiques, Labor et Fides, Genève 2005, 244 p.

Sow Fall Aminata, Festins de la détresse. D'en bas, Lausanne 2005, 158 p.

Suarès André, Rouault Georges, Passion. Cerf, Paris 2004, 154 p.

Zundel Maurice, Marie, tendresse de Dieu. Jubilé, Paris 2005, 216 p.

Pensée unique anti-Chirac

Il serait mort, en somme, à en croire l'écrasante majorité des commentateurs patentés de France, de Suisse et de Navarre, tellement nourris les uns des autres qu'on croirait un chœur de batraciens. Mort. Politiquement cuit. Et la France, pour deux ans, ne serait plus qu'improbable. Régence, souveraineté en dérive, vaisseau fantôme, sans capitaine.

Cette mort annoncée est tout sauf nouvelle : depuis que Jacques Chirac existe, il se trouve, autour de lui, une myriade de beaux esprits pour proclamer, à coups de jouissifs coassements, l'imminence de sa fin. Ils l'ont déjà tué cent fois, comme au théâtre. Contre lui, ils ont joué Giscard, puis Séguin, Michel Noir, puis Mitterrand, Balladur, et aujourd'hui, toutes ces Chimènes d'étang saumâtre n'ont d'yeux que pour Sarkozy. Plus jeune, plus libéral, plus télégénique, plus moderne. Leur nouveau jouet, dans la vitrine. Tellement moderne qu'il avait allègrement fait défection, pour Balladur, en 1995. La trabison, toujours, se veut moderne. Seule la fidélité se satisfait de la patine usée des vieux babits.

Ils l'ont tué et retué, mais le problème, c'est que le vieux loup corrézien, à chaque fois, se relève, repart au combat. Parce qu'il est un fauve politique. Jamais aussi bon, aussi instinctif, dangereux que lorsqu'il est traqué, cerné par les chiens. Mais aussi parce qu'il est, en 2005, à la notable exception de VGE, l'homme politique, tout simplement, le plus expérimenté de France. Le parfum de la trabison, il connaît. Le bume, le renifle, s'en délecterait presque, à plusieurs lieues, quelque obscure que soit la forêt. Les lièvres trop pressés de son propre camp, qui essayent, sous le délicieux attrape-nigaud de « rénovation », de le doubler, il a pris, depuis si longtemps, le réflexe de les tenir à l'œil, les laisser filer un bout, jusqu'à l'orée du bois, jusqu'au moment où il met en marche la machine à exécuter. Sous-estimer Chirac, depuis l'aube de sa carrière, disons la législative du printemps 1967, a toujours été la mère de toutes les erreurs. Si vous en doutez, demandez à Balladur, vice-consul levantin, lui naguère si souverain dans ses allures de satrape, aujourd'hui en exil à Chamonix.

Mais, dans notre univers médiatique, il y a pire. Il y a cette indécence crasse, doublée de ce mimétisme nauséabond, de la curée anti-Chirac. Pour avoir eu le courage de soumettre au suffrage universel le projet de Constitution européenne, alors qu'il aurait parfaitement pu se contenter, comme les Allemands, d'une ratification parlementaire, le président gaulliste de la République s'est vu accuser, dès le soir de la défaite, de tous les maux de la terre, et jusqu'au choléra. Qu'il fût vilipendé par une gauche qui ne l'a jamais supporté, passe encore, c'est le jeu. Mais c'est, comme toujours en politique, de son propre camp qu'est venu le relent pestilentiel de la trabison. On le lâche, l'abandonne, on le laisse, cheval fourbu, sur le bord du chemin. Le mythe fondateur du rival, Sar-

kozy, n'est-il pas celui de l'étalon toutpuissant, une sorte de Pégase ailé pour banlieues en péril?

Alors, bien sûr, le vieux coursier usé, dix ans à l'Elysée, quatre à Matignon, dixbuit à la Mairie de Paris, jeune ministre du Général, dauphin aimé de Pompidou, meilleur ministre de l'agriculture depuis Sully, Premier ministre de Giscard, et déjà son rival, vieil adversaire de Mitterrand, deux fois vainqueur de Iospin, l'homme du discours du Vel d'Hiv en 1995 et du non à la guerre en Irak en 2003, l'excellent négociateur de Grenelle en mai 1968, tout cela, d'un coup, s'évapore et s'envole. Parce qu'il y a l'autre, l'étalon, l'illusion de modernité, ailée et sucrée, comme le ferment distillé de la trahison.

Pourrait-on rêver d'un univers médiatique moins systématiquement tétanisé par le principe de jeunisme ? Un peu plus fidèle, aussi, sur la longueur, à ses valeurs, et peu importe que ces dernières soient de droite ou de gauche. Un peu plus résistant à la facilité des modes. Des plumes plus trempées, ne serait-ce que dans la solitude de l'adversité. Des engagements moins moutonniers. Des esprits plus libres et plus vifs, et pourquoi pas bretteurs, s'il le faut ? Dans le cas de Jacques Chirac, comme naguère dans celui de Jean Paul II, notre presse ne sort pas grandie. Une voix, toujours la même, alliée avec son propre écho. Un regard unique, ébloui par les modes, amnésique de l'Histoire.

Faut-il pleurer, faut-il en rire? Une chose, en tout cas, est sûre : si les rédactions n'élargissent pas, assez vite, leur champ éditorial à des esprits un peu moins orthonormés, c'est la survie même de la presse, dans son principe de contre-pouvoir, qui est en péril. C'est valable en France comme en Suisse romande. Et sans doute aussi au royaume de Navarre où l'on a, paraît-il, encore coutume de rappeler que Paris, avec ses séductions et ses miroirs, vaut bien une messe.

Pascal Décaillet

JAB 1950 Sion 1

envois non distribuables à retourner à CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18 1227 Carouge



pour une spiritualité enracinée

Notre-Dame de la Route

Extrait de notre programme

Le labyrinthe de NDR

Dans le jardin de NDR se construit un labyrinthe sur le modèle de Chartres. Plus de 1500 petites stèles vont marquer un chemin symbole d'une vie qui, avec ses contours et ses détours, est assurée de parvenir au centre. Il est possible de parrainer une ou plusieurs pierres du labyrinthe.

Retraite individuellement guidée

Un temps de solitude où chacun(e) peut reprendre sa vie sous le regard de Dieu et favoriser un dialogue personnel avec le Seigneur.

2 - 9 octobre 2005 ~ Bruno Fuglistaller sj

En chemin vers Bethléem atelier de figures bibliques

13 - 17 novembre 2005 ∼ Ruth Jeannerat, Christoph Albrecht sj

Tum'as fait pour toi, Seigneur retraite ignatienne

Découvrir la splendeur cachée de notre vie et la réveiller de son sommeil.

23 - 28 octobre 2005 ~ Jean Rotzetter si

Tirer parti du passé et retrouver le souffle de l'Espérance

retraite ignatienne

22 - 29 janvier 2006 ~ Alain Guyot sj

La force de la faiblesse retraite ignatienne

Evoluer dans la liberté par rapport à soi-même est le chemin de la maturité spirituelle. Nous nous mettrons en route pour accueillir cette liberté et grandir dans la force de Dieu.

4 - 9 décembre 2005 ~ Bruno Fuglistaller sj

Donner du sens à mon quotidien

week-end «Corps et Prière»

Il y a une manière de vivre le quotidien, le petit, le monotone dont on peut tirer force et joie pour soi et les autres, beaucoup d'autres.

25 - 27 novembre 2005 ~ Jean Raison sj

Découvrir Dieu par l'autre week-end pour couples

26 - 27 novembre 2005 ~ Bruno Fuglistaller sj

Venez fêter avec nous les 30 ans de NDR en

Terre Sainte

Un itinéraire pour revisiter sa vie. Au programme, les principaux sites bibliques y compris le Mont des Oliviers où fut écrite l'icône de la chapelle de Notre-Dame de la Route.

29 oct. - 10 nov. 2005 \sim préparation 17 sept. 2005 \sim animation: Jean-Bernard Livio si